

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 28.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.

JEUDI, 10 JUILLET 1879

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

L'hon. L. S. Morin, par L.-O. David.—Les avocats de Québec, par un vieil avocat.—Le Dr Piorry.—Nouvelles à la main, par Samarys.—Ça et là.—Nouvelles étrangères.—Choses et autres.—Souvenir, par R. L.—Un drame sur la Seine, par F. du Boisgobey (suite).—Curiosités de la science, par un Académicien d'Étampes.—Souvenirs.—Mélanges.—Bibliographie.—Les échecs.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : L'hon. L. S. Morin ; Le Dr Piorry ; La guerre dans l'Amérique du Sud ; Ville et havre d'Iquique, où un combat naval a récemment eu lieu ; Montréal : Quelques-uns des chars allégoriques qui ont paru dans la procession de la St-Jean-Baptiste, cette année ; "Dis-le-moi !"

NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz ; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés ! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue calmera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront une année d'avance.

L'HON. L. S. MORIN

Météore brillant dont le passage rapide à travers le firmament a ébloui un instant tous les regards ; étoile d'un matin qui n'a pas eu de lendemain ; plante exotique qui n'a voulu, il semble, étaler ses charmes un moment que pour se faire regretter davantage.

Sous la tombe obscure qui, dans un humble village de campagne, couvre les restes de Siméon Morin, que de promesses, d'espérances et de rêves ensevelis ! C'est bien là, sur cette tombe, qu'on devrait mettre une colonne tronquée, une corne d'abondance renversée, tout ce qui peut donner l'idée d'une existence brisée.

La nature avait tout fait pour lui ; elle lui avait donné tout ce qui séduit et entraîne les hommes : la beauté intellectuelle et physique, les dons du corps et de l'esprit.

A l'époque où nous le représentons, un embonpoint un peu précoce et forcé corrigeait ce qu'il y avait de trop jeune, de trop efféminé dans sa figure ; la taille et les formes vigoureuses de l'homme avec ces traits et ce teint d'enfant ou de jeune fille produisaient un bon effet. On aimait à voir tant de talent et de vigueur joints à tant de jeunesse et de fraîcheur. On était prévenu en sa faveur avant de l'avoir entendu ; et quand on l'entendait donc ! Il fallait voir l'enthousiasme de la foule.

On venait de dix et vingt lieues à la ronde aux assemblées où il devait prendre la parole, et on trouvait que personne ne parlait mieux. Pourtant, les orateurs ne manquaient pas à cette époque : c'était Papin, Loranger, Laberge, Piché, les Dorion, Laflamme, Labrèche-Viger, et combien d'autres ? Morin n'avait pas la culture littéraire de Laberge, l'esprit fin de Loranger, le souffle puissant de Papin, mais il était plus complet, plus entraînant et plus frappant. Il avait de la hauteur dans les idées et de la vigueur dans l'expression, de la chaleur et de la noblesse dans le geste, dans la physiognomie, dans la déclamation. Rien de vulgaire, de populacier chez lui ; on se sentait, en le voyant, en face d'un homme supérieur auquel l'esprit de parti pouvait faire commettre des fautes, mais point de bassesses. Il avait l'air et le ton des orateurs de bonne race, le coup d'aile des oiseaux de haute volée.

Les luttes de partis commençaient alors à devenir trop personnelles, trop violentes ; on faisait un abus coupable de la religion et de l'argent, mais il y avait place encore pour les esprits et les caractères élevés. Les hommes de talent de la *Pléiade Rouge*, développant les germes de libéralisme qui existaient dans presque tous les esprits instruits de notre pays, avaient fait éclore des idées avancées dont la discussion donnait de l'essor au talent.

Morin compléta la ruine de ces idées, la déroute de cette école politique, dont le parti libéral d'aujourd'hui, devenu très-conservateur, expie encore les fautes et les exagérations. Il s'attaqua au représentant le plus populaire de cette école, à celui qu'on appelait alors Danton ou le *gros canon* de la démocratie, au géant Papin, et se présenta contre lui dans le comté de l'Assomption. La lutte fut terrible. Morin n'avait alors que vingt-trois ans, et il avait

l'air d'un enfant. C'était la lutte de David contre Goliath. Le géant fut élu par quelques voix seulement, mais jamais vaincu ne sortit plus populaire d'une défaite.

Deux ans après, en 1856, Morin était élu par acclamation dans le comté de Terrebonne. Il soutint devant la Chambre la réputation d'orateur qu'il s'était faite sur les hustings. Les journaux anglais l'appellèrent *the rising star, l'étoile naissante du Nord*. Du premier coup, il prit le ton de l'éloquence parlementaire et conquit sa place parmi les premiers orateurs de la Chambre. Doué d'imagination, de jugement et d'un grand sens politique, connaissant comme par intuition le droit constitutionnel, ses discours remplis de raisonnements frappants et concis, prononcés dans un langage distingué, d'une voix un peu claire mais sonore et agréable, faisaient autant d'impression sur la Chambre que sur le peuple.

C'était la même chose au barreau, à la cour criminelle surtout, où il plaïda des causes qui eurent du retentissement.

Qui ne se rappelle le procès du jeune Parent, accusé d'avoir tué un vieux du nom de Simpson ? Lafontaine et Aylwin sur le banc ; Johnson représentant la Couronne ; Loranger et Morin plaïdant pour l'accusé !... La cour criminelle n'a pas eu de plus beaux jours. Morin fut magnifique. Il nous semble encore entendre cette voix vibrante, émue, cette parole tantôt véhémement, sarcastique ou suppliante. Le juge Lafontaine s'essuyait les yeux ; la plupart des jurés pleuraient ; Parent fut acquitté. Dans la cause de Vincelette et Gabouri, à laquelle s'attachait un intérêt politique, il eut des mouvements magnifiques, des mots terribles. Parlant d'une femme qui s'était évanouie en rendant un témoignage suspect, il prononça les paroles suivantes :

"Vous l'avez entendue, vous l'avez vue, pâle d'abord, froide comme le marbre, puis haletante, agitée, anéantie sous le poids du remords, et suant le perjure que sa bouche ne pouvait plus proférer."

La politique l'arracha malheureusement à la profession pour le jeter dans cette vie d'émotions, d'enivresments et de déboires où les naufrages sont si nombreux et lamentables. Devenu ministre à l'âge de vingt-huit ans, entouré d'amis et d'admirateurs, il lui manqua, pour continuer à s'illustrer et à honorer son pays, les habitudes de tempérance et de travail et l'amour du devoir qu'il avait perdus dans le brouhaha politique. Il montra qu'il avait plus de talent que de caractère ; ses meilleurs amis furent consternés, le peuple désappointé. Battu en 1861 et en 1863, il accepta la place de secrétaire de la codification en remplacement de feu l'hon. juge Baudry, et en 1873, il fut nommé protonotaire de Joliette.

C'était un ensevelissement peu digne d'un homme fait pour être un chef de parti, et qui, probablement, aurait remplacé Sir Georges-Etienne Cartier.

On a dit que Cartier n'a pas cherché à se préparer des successeurs ou des héritiers politiques, et qu'il n'a pas fait pour Morin ce qu'il aurait pu faire. On aime tant à justifier de quelque manière les fautes et les chutes de ceux qu'on aime, qu'on en accuse souvent injustement les autres. Il n'y a pas d'excuse acceptable pour celui qui, pouvant servir, illustrer même son pays, son nom et sa famille,

refuse de vivre et de travailler. Ceux-là ne sont pas de véritables grands hommes qui, parcourant un chemin semé de fleurs, s'arrêtent et se découragent aux premières épines qu'ils trouvent.

M. Morin était né à Lavaltrie, de Joseph Morin, cultivateur, et de Félicité Pelletier, le 20 janvier 1831. Il était par sa mère petit-neveu de Salomon Juneau, le célèbre fondateur de Milwaukee, et cousin de Joseph Papin par la lignée des Pelletier. Tout jeune, il donna des preuves de la plus vive intelligence ; au bout de quelques mois d'école, il remplaçait quelques fois la maîtresse. Il entra au collège de l'Assomption à l'âge de neuf ans, et en sortit, ses études faites, à l'âge de dix-sept ans. C'est là, au collège, qu'il commença à faire sa réputation d'orateur. Dans le discours et la composition, il n'avait pas d'égal ; ses succès, dans les pièces où il jouait les principaux rôles, enthousiasmaient les élèves et leurs parents. "C'est pour faire un grand orateur, ce petit Morin," disaient tous ceux qui l'avaient entendu.

Il vint étudier le droit à Montréal et entra dans le bureau de MM. Cherrier et Dorion. Reçu avocat, il forma une société avec l'hon. Gédéon Ouimet et M. Wilfrid Marchand, maintenant greffier de la cour d'appel. Mais, comme nous l'avons dit, c'est à la politique surtout qu'il donna son temps et consacra ses brillantes facultés.

La politique !... quelle sirène dangereuse à un âge où l'amour de la gloire, les applaudissements et les fanfares de la renommée exercent tant d'empire sur l'âme ! Les succès qu'elle offre au jeune homme de talent sont si faciles, si rapides et si retentissants, comparés à ceux d'une profession qui demande des années d'un travail pénible et souvent ingrat ! Arriver au pas de course au milieu des applaudissements de tout un peuple et des fumées de la gloire, est si agréable ! On n'est pas encore rendu, dans ce pays comme ailleurs, à la conclusion qu'il vaut mieux aller moins vite et plus sûrement ; que le temps, l'étude et l'expérience sont les éléments nécessaires des réputations durables et des existences vraiment utiles.

Morin fit ce que les hommes de talent, qui ont de l'ambition, ont toujours fait et font encore dans notre pays : il s'occupa de journalisme et de politique, mit sa plume et sa parole au service de son parti. L'un des fondateurs et rédacteurs de la *Patrie*, il écrivit dans ce journal distingué des articles qui furent fort appréciés. Les fondateurs de la *Patrie* s'aperçurent, comme bien d'autres avant et après eux, que faute de grandes fortunes, il n'y a pas de place dans notre monde politique pour des journaux ou des hommes de parti indépendants ; que le seul moyen de réussir et d'être utile est d'emboîter le pas derrière ses chefs, tout en cherchant à les contrôler et à leur faire adopter les mesures qu'on croit utiles au pays. Tout passe dans le parti conservateur, excepté la *Minerva*, qui reste toujours comme le symbole et l'incarnation des idées de ce parti.

Morin, dont la parole était partout recherchée, prit part aux luttes émouvantes qui finirent par la division de l'Institut-Canadien et la fondation d'une institution qui n'a pas fait le bien qu'aurait produit l'autre, si, au lieu de l'abandonner, on avait persisté à y rester pour la réformer.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que de Morin enfant ou jeune homme, pour la bonne raison qu'il n'y a rien à dire de Morin devenu homme. Après trente ans, cette étoile brillante, sur laquelle tout le pays avait les yeux fixés, commence à s'éteindre, à s'éclipser et finit par disparaître au milieu de l'indifférence générale—éclipse fatale qui a privé le pays d'une de ses plus vives lumières, fin prématurée d'une existence qui aurait pu être si glorieuse pour la patrie !

L.-O. DAVID.

LES AVOCATS DE QUÉBEC

Vous exprimiez l'autre jour, monsieur le directeur, un regret : celui de ne pas mieux connaître les avocats distingués du barreau de Québec ; vous formiez un vœu : celui de les connaître. Moi, vieil avocat, qui n'ai jamais plaidé une cause, une seule, en dehors des murs de Québec, dont tous les clients sont de Québec, cette remarque m'a été au cœur. Comment, me suis-je dit, voilà un homme bien informé, anxieux de se renseigner, vivant à soixante lieues de nous, et qui ne nous connaît pas ! Et moi qui pensais que nous étions connus du monde entier ! moi qui supposais que le bruit de mes causes gagnées s'était répandu jusqu'au bout du Dominion ! Encore une illusion de moins, une chimère effeuillée.

Mais, me suis-je dit tout-à-coup, au fait, pourquoi ne dissiperai-je pas ces ombres qui planent sur nous et qui ensevelissent dans l'obscurité les gloires de notre barreau ? Ma plume n'entend rien aux développements littéraires, mais je puis bien marquer chaque figure un peu saillante d'un trait qui la fasse connaître ! J'essaierai, du moins.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par les juges qui forment le personnel de notre Cour Supérieure.

Qu'il plaise à la cour...

Notre banc se compose, comme on sait, du juge-en-chef Meredith, des juges Stuart, Casault et Caron.

Le juge-en-chef est l'urbanité même ; il est attentif et poli comme un Français de l'ancien régime. Je dis un Français de l'ancien régime, car tous ceux du nouveau régime qu'il m'a été donné de rencontrer étaient polis, c'est-à-dire pleins de politesse démonstrative, mais tout à fait inattentifs. A cette grande affabilité qui n'est nulle part plus appréciable que sur le banc d'un tribunal, le juge Meredith joint un savoir étendu, un tact parfait, un jugement très-sûr. Il voit au fond des causes et ramène dans ses arrêts les plaideurs qui s'égarèrent, les avocats qui brouillent les faits, aux éléments fondamentaux dont il faut s'inspirer pour retrouver la vérité. Tout cela avec infiniment de bienveillance et toutes les formes de la politesse. L'avocat n'en sent pas moins le mors qui le fait reculer, mais le magistrat le tire si doucement, pour ne pas éveiller l'attention des plaideurs qui en jaserait, que l'avocat est le premier à comprendre et le plus pressé à se soumettre.

Il en coûte aux avocats manchots de plaider devant le juge Stuart. C'est l'intelligence même. Il vous comprend, il vous devine, et son regard vous arrête et vous paralyse au moment où vous allez vous engager dans un dédale obscur de mauvaises raisons. Vous voudriez fuir ce regard limpide et clairvoyant ; mais il vous poursuit et il vous faut donner de bonnes raisons ou vous taire. Si vous n'êtes pas en fonds, votre client est perdu.

Le juge Stuart actuel porte dignement ce beau nom de Stuart, la gloire la plus incontestée de notre barreau. Il continue la grande tradition judiciaire.

Le juge Casault n'a pas pareille lignée, mais c'est un vrai juriste aussi, dont les avocats de mérite se louent, dont les sots se plaignent. Il est plus nerveux, partant plus redoutable encore que le juge Stuart aux mauvais plaideurs, mais quelle intelligence vive et sûre du droit ! C'est une lame de bon et fin acier sur lequel les esprits obtus s'aiguisent.

Il ne servirait à rien de prétendre que le juge Caron a apporté sur le banc une

réputation toute faite de juriste ; mais depuis qu'il y siège, il a su par son activité, sa vivacité d'esprit, sa promptitude de jugement, se faire l'ami des avocats et des plaideurs. Les causes ne languissent pas devant lui, les arrêts ne se font pas attendre. C'est ce que désirent les avocats, qui préfèrent un jugement contraire que pas de jugement du tout. Le juge Caron juge vite et bien : double avantage et double mérite.

Passons au déluge, je veux dire aux avocats.

A la tête de notre barreau brille M. Irvine, avocat de premier ordre. Sa parole est la lucidité même. Il excelle à exposer une affaire de façon à ce que les juges qui n'écoutent pas—il y en a—ou qui n'écoutent que pour interrompre—il y en a même de ceux-là—eux-mêmes la comprennent. Il débrouille un procès comme une femme, dont il a la main adroite, débrouille un écheveau de laine. Vous n'avez qu'à le regarder faire : ce qui était horriblement mêlé se démêle sous ses doigts et tout doucement se forme une série de noeuds coulants qui se resserrent prestement ensuite et étouffent les arguments de l'adversaire.

On dit que l'adversaire que M. Irvine redoute le plus, sinon à l'audience, du moins dans les travaux de cabinet, est M. Bossé, travailleur infatigable, légiste studieux, dont le jugement droit et ferme démasque et déjoue les artifices des plaideurs avec une grande vigueur d'argumentation et une rare fertilité de ressources.

La qualité maîtresse de M. Richard Al-leyn est de débarrasser une affaire de tout ce qui n'est qu'accessoires et superfétations, c'est-à-dire de la réduire à quelques points principaux sur lesquels se concentre l'attention et dont la décision emporte le reste. Il a l'art de passer ainsi au crible les arguments et de n'en laisser devant le tribunal que ceux qui méritent vraiment examen. Les juges le regardent avec admiration faire ce travail d'épuration, tant à cause du travail même qu'à cause de la justesse et de la prestesse qu'il y met.

Dans une prochaine lettre, je terminerai ce tableau de nos avocats de Québec.

UN VIEIL AVOCAT.

Québec, 30 juin 1879.

LE Dr PIORRY

(Voir portrait)

Le docteur Piorry, qui est mort dernièrement, était né à Poitiers en 1794. A seize ans, il commençait ses études médicales. Bientôt après, il partait pour l'armée d'Espagne, en qualité de chirurgien. La conscription l'avait réclamé. Il revint à Paris en 1814, se remit à ses études, et se fit recevoir docteur. Il avait vingt et un ans. La thèse qu'il soutint alors : " Sur le danger de la lecture des livres de médecine par les gens du monde, " fut insérée dans le *Dictionnaire des Sciences médicales* et attira sur lui l'attention des savants. Piorry avait d'abord adopté les idées de Pinel, de Corvisart et de Roux, dont il continua à suivre les leçons. Mais l'influence de Magendie ébranla peu à peu ses convictions, et il finit, abandonnant les théories vitales de Barthez et de Bichat, par se rallier à l'école des organiciens, dont il est toujours resté depuis le partisan et le défenseur. Reçu agrégé en 1826, et médecin des hôpitaux en 1827, ce n'est qu'en 1840 qu'il obtint le titre de professeur. Mais bien avant cette époque, il s'était livré à l'enseignement particulier. Outre des cours de *physiologie*, il avait fait un grand nombre de cours soit sur l'*hygiène*, soit sur l'*anatomie pathologique*, soit sur la *percussion médiate et l'auscultation*. Et c'est en 1828 qu'il publia son volume sur le *Plessimétrisme ou la percussion médiate*, pratiquée au moyen d'un instrument appelé le plessimètre, inventé par Laennec, mais modifié, perfectionné et introduit par lui dans la pratique générale. Professeur de clinique à la Faculté, en 1840, comme nous venons de le dire, professeur à la Charité en 1846, Piorry

passa, en septembre 1864, à l'Hôtel-Dieu comme professeur de clinique interne, et donna sa démission deux ans plus tard, sans que l'on sache au juste pourquoi. Outre le *Plessimétrisme*, dont nous parlons plus haut, il publia un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels son *Traité de médecine pratique*, en huit volumes, et *La médecine du bon sens ou l'emploi des petits moyens en médecine*, livre très-original et qu'on ne saurait trop lire. Nous ne parlons qu'à cause des orages qu'elle souleva en son temps, de sa fameuse *Nomenclature médicale*, dont l'idée principale consistait à placer au milieu du mot le nom de l'organe malade, à la fin celui de la lésion, et au commencement une particule indiquant la cause, le degré et la marche de l'affection, le tout à l'aide d'un certain nombre de racines grecques. Véritable casse-tête chinois qui ne fut pas adopté par ses confrères, à son grand chagrin. Outre la médecine, Piorry cultivait la poésie et la musique. On n'est pas parfait. Il avait encore deux autres faiblesses : il aimait un peu trop à parler de lui, et à dissimuler sur sa personne " des ans l'irréparable outrage. " Pas un seul cheveu blanc ne se montrait sur sa tête de quatre-vingt-cinq ans. A ce propos, le docteur Labarthe rapporte un mot plaisant. Le noir brillant de la chevelure de Piorry et de ses favoris mettait en fureur son ami Ricord qui disait :—Ce diable de Piorry, il a plus de chance que moi ; je grisonne de plus en plus, et les années passent sur sa tête sans l'a...tteindre.

Piorry était officier de la Légion d'honneur.

NOUVELLES A LA MAIN

Un fonctionnaire vient d'être nommé ; seulement, en le nommant, comme l'emploi est une sinécure, on a jugé nécessaire de diminuer son salaire de vingt-cinq louis.

Les amis arrivent pour le féliciter et se répandent en louanges sur le compte du ministre habile en même temps qu'homme de cœur qui a su récompenser le mérite.

—Ne m'en parlez pas, dit d'un ton bourru le nouveau fonctionnaire, il m'a été vingt-cinq louis.

Ce détail avait noyé le bienfaiteur dans le cœur de l'ingrat.

* *

M. X... a un fils qui est avocat et qui a quelque talent. Il en est aveugle, mais il ne le croit pas. Il prend à tout instant les gens à témoins de ses sévérités envers lui, lesquelles sévérités sont de douces adulations.

Il le rejoint, l'autre jour, au sortir de l'audience de la cour criminelle, et s'adressant aux amis qui entourent le jeune avocat, il leur dit :

—Vous savez que je ne le gâte pas de compliments ; il peut donc être flatté de ce que je vais lui dire. Eh ! bien, aujourd'hui, il a parlé comme Papineau !

* *

C'était au congrès de littérateurs qui a eu lieu, il y a deux ans, à Ottawa. Un homme de lettres pérorait à la tribune ; il se plaignait de l'indifférence des gouvernements à l'égard de la littérature et des beaux-arts. Au lieu de dépenser des sommes folles à entretenir des armées, que ne fondaient-ils pas des prix d'histoire !

Le colonel Strange, commandant la batterie B, qui était là, écoutait, les bras croisés, pérorer l'orateur.

La harangue finie, il se lève, et de ces simples mots couverts d'un tonnerre d'applaudissements, il la réduit à néant :

—Ce sont, dit-il, les soldats qui font l'histoire.

SAMARYS.

Un adorable mot d'enfant que nous dédions aux papas et aux mamans :

Deux petites sœurs causent de leurs parents : —Qui aimes-tu le mieux de papa ou de maman ?

—J'aime mieux papa. Et toi ?

L'autre, après un moment de réflexion, et d'une voix un peu émue :

—Alors, moi, j'aime mieux maman !

ÇA ET LÀ

Nous voulions depuis longtemps attirer l'attention de nos lecteurs sur un discours prononcé par M. Curran, au collège d'Ottawa, à cause des excellentes idées qu'il a exprimées relativement à l'éducation pratique si nécessaire dans notre pays et à notre époque. Nous sommes forcés de remettre l'examen de ce discours à plus tard.

* *

Lorsque *l'Opinion Publique* a été mise sous presse, le résultat de l'élection d'Yamaska n'était pas encore connu. Comme nous l'avons dit, c'est M. Vanasse, l'un de nos collaborateurs, qui se présente contre M. Gouin, marchand important du comté. M. Gouin est un adversaire redoutable ; il a une assez bonne éducation et il parle bien. Les deux partis réclament la victoire ; la majorité sera petite d'un côté ou de l'autre.

* *

Le *Courrier du Canada* dit que la situation financière de la province de Québec est telle, que les *hommes de cœur* des deux partis devraient s'unir pour empêcher que le pays soit entraîné vers l'union législative.

Les journaux libéraux disent que le gouvernement Joly est capable de faire face à la situation, et que les succès qu'il vient d'obtenir dans les dernières élections montrent qu'il a la confiance du peuple.

* *

La Chambre locale a fait peu de chose la semaine dernière. Vendredi dernier, deux discussions intéressantes ont été soulevées, l'une par M. Chapleau et l'autre par M. Joly. M. Chapleau a proposé que l'élection de Chambly fût déclarée nulle, parce que le bref n'avait pas été adressé au registraire ou au shérif, mais à M. Moïse Bouthilier. M. Mercier prétendit qu'en vertu de la loi des élections contestées, les tribunaux seuls pouvaient prendre connaissance de la question soulevée par M. Chapleau. De bons discours furent prononcés. Un sous-amendement de M. Mathieu fut repoussé par une majorité de cinq voix, et l'amendement de M. Mercier fut adopté par sept voix de majorité, MM. Mathieu et Désaulniers votant avec le gouvernement.

M. Joly proposa alors des résolutions ayant pour but de blâmer l'intervention du gouvernement fédéral dans l'affaire Letellier, de déclarer que la démission de l'hon. M. Letellier est un empiètement sur les droits de la province, etc.

Nous ne connaissons pas le vote, mais la majorité sera de quatre ou cinq.

* *

La décision dans l'affaire Letellier sera connue cette semaine. L'hon. M. Langevin doit arriver le 14 avec les documents nécessaires. Il paraît confirmé—toujours il paraît—que la question est renvoyée au gouvernement canadien. Les journaux conservateurs affirment que le gouverneur-général sera obligé de suivre l'avis de ses ministres. Mais les libéraux prétendent qu'il ne sera pas obligé de suivre cet avis, parce que les autorités impériales, tout en disant qu'elles ne veulent pas s'immiscer dans cette question, expriment l'opinion que l'hon. M. Letellier n'a pas violé la constitution.

Le *Herald*, qui s'attend évidemment au renvoi de la question au Canada, insinue que des efforts seront faits pour que la question soit référée au comité judiciaire du Conseil privé.

L'*Evénement* dit que les résolutions proposées par M. Joly dans la Chambre locale ont pour but de parer le coup que la décision des autorités impériales va porter au gouvernement et pour préparer l'opinion publique et les autorités canadiennes à accepter la référé de la question au comité judiciaire.

Mais on peut croire que les conservateurs vont faire l'impossible pour empêcher Sir John d'accepter cette suggestion.

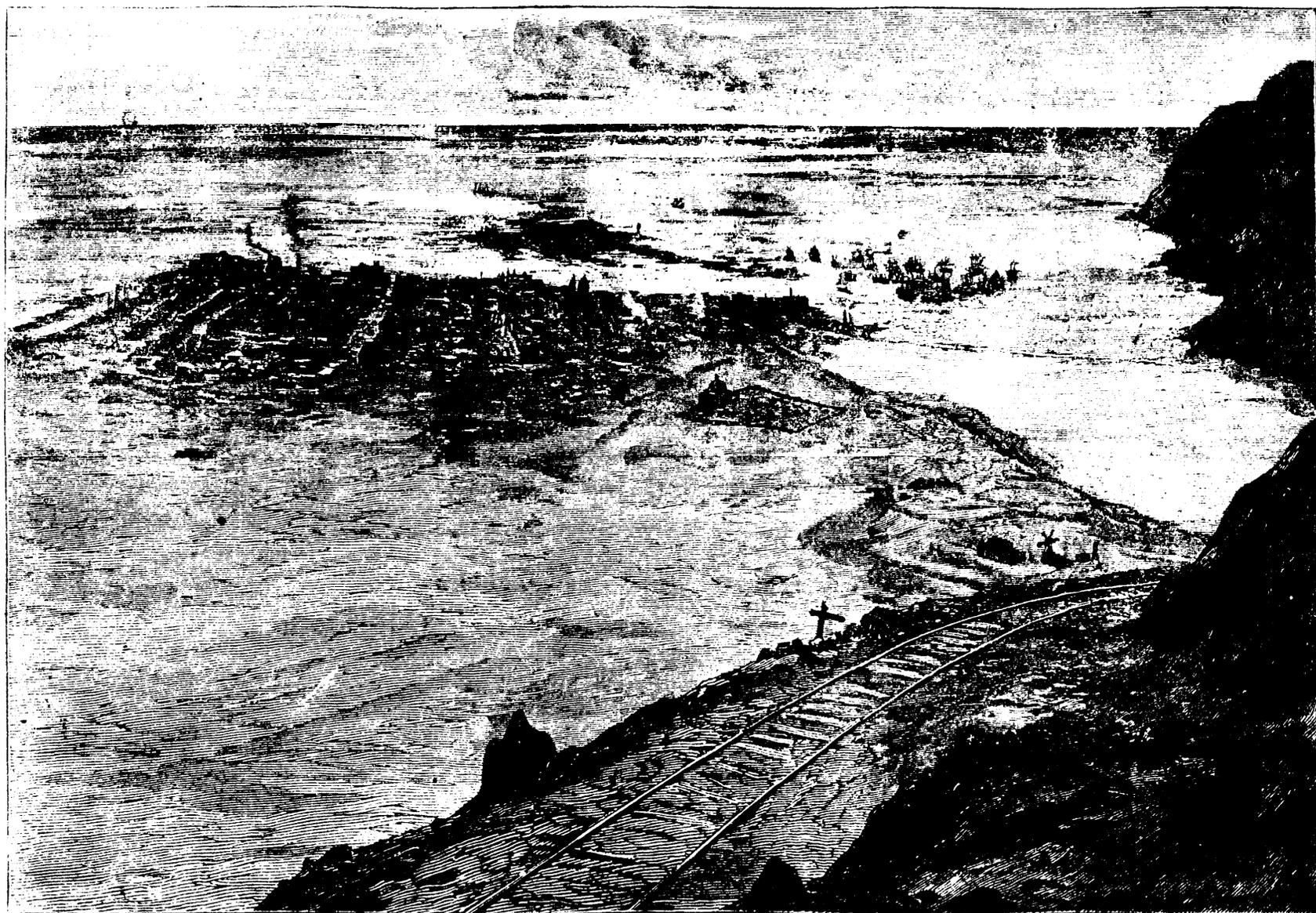
* *



L'HONORABLE L. S. MORIN,
DÉCÉDÉ DERNIÈREMENT



LE DOCTEUR PIORRY,
DÉCÉDÉ LE 29 MAI



LA GUERRE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD—VILLE ET HAVRE D'IQUIQUE, OU UN COMBAT NAVAL A RÉCEMMENT EU LIEU

Lundi de la semaine dernière, a eu lieu la clôture des cours de l'Université-Laval à Montréal, sous la présidence du vice-recteur, Messire Méthot, en présence d'un auditoire distingué. Les professeurs et élèves de l'Université en costume faisaient bonne figure et présentaient une excellente apparence. Monsieur le vice-recteur ouvrit la séance par un discours aussi court qu'éloquent, et laissa la parole aux honorables MM. Loranger et Chauveau, qui se firent pardonner la longueur de leurs discours à force d'esprit et d'éloquence.

M. Cherrier, le vénérable et spirituel doyen de l'Université, montra que l'âge n'a aucune prise sur sa mémoire et surtout son esprit. Seul M. Cherrier entreprit de parler sans lire, et il eut beaucoup de succès.

Deux prix furent donnés : l'un de \$30, don généreux de M. Cherrier, fut décerné à M. Pierre E. Lafontaine, et l'autre, de \$10, souscrit par les professeurs, fut donné à M. Oct. Drouin.

Monsieur le Recteur lut alors la liste de messieurs les élèves qui ont été reçus licenciés ou bacheliers. Voici la liste de ces noms :

Bachelier : M. Eug. Simard. Licenciés : MM. Jos. Léveillé, Jos. Chauret, Jos. A. Descaries.

Licencié avec distinction : Bruno Nantel. Licencié avec grande distinction : M. Pierre E. Lafontaine.

* *

Nous avons entendu plusieurs personnes dire que cette année, comme l'année dernière, les délibérations de la Chambre de Québec manquent de dignité, et que plusieurs députés des deux côtés se permettent des réflexions et des interruptions les plus déplacées. On parle surtout d'un discours prononcé par le député de Kamouraska, M. Gagnon, celui que le *Canadien* appelle le moule à plomb, parce qu'il est marqué de la petite vérole.

M. Gagnon a voulu se venger et venger ses amis, il l'a fait d'une manière terrible.

Je n'ai pas un journal pour me défendre, a dit M. Gagnon, je suis vilipendé, insulté tous les jours depuis un an par le journal du député de Bonaventure, je crois devoir au moins une fois me défendre dans le seul endroit où je puisse le faire.

C'est cela : il faut se défendre, se défendre comme on peut, suivant les mœurs, les habitudes et le goût du pays où l'on vit. Dans les pays civilisés on se bat en duel, ici on se roule dans la boue, on renvoie à son adversaire l'ordure qu'il nous jette. Qui a le droit de s'en plaindre et de jeter la pierre aux autres ?

A Montréal, il y a deux hommes qui sont venus à bout de se faire craindre et respecter par les journaux qui les attaquaient. Sait-on comment ? Ils ont noirci les yeux des rédacteurs de ces journaux ; on craint maintenant leurs poings, on les laisse tranquilles. C'est mal de noircir les yeux des gens, mais ce n'est pas aussi mal que de noircir les caractères.

* *

Nous reproduisons avec plaisir l'extrait suivant du discours que notre collaborateur, M. Tassé, M.P., a prononcé à la belle fête du collège Saint-Joseph d'Ottawa :

J'apprécie plus que je ne saurais l'exprimer le grand honneur que l'on me fait en m'invitant à prendre la parole en cette circonstance. Je chercherais en vain quels sont mes titres à cette distinction—n'ayant pas l'honneur de compter au nombre des élèves de cette maison, quoique cette fête solennelle, quoique cette fête touchante soit bien de nature à m'en inspirer le désir ;—je ne puis, en effet, avoir d'autre titre que celui d'ami de cet établissement, d'ami de l'éducation. Il est vrai que si nous ne pouvons tous réclamer la même *alma mater*, nous n'en sommes pas moins les membres d'une même et grande famille, car nous avons reçu le même enseignement, nous avons été l'objet d'une même sollicitude, nos intelligences ont été pétries dans le même moule—dont nous pouvons retrouver l'unité dans le sentiment religieux, dans l'idée catholique qui a présidé à notre instruction.

Depuis quelques années, notre pays a été témoin de plus d'une belle démonstration de ce genre. Les premiers, au nombre de cinq cents, les anciens élèves du Séminaire de Nicolet se réunirent, il y a douze ans, sous le toit béni qui abrita leur jeunesse, et, depuis, ce noble exemple a été suivi par leurs émules de quelques-unes de nos plus importantes maisons d'éducation. A leur tour, ceux qui reçurent leur instruction à l'ombre du collège d'Ottawa, viennent raviver

des souvenirs chers à juste titre, viennent revoir les lieux où se sont écoulées quelques-unes de leurs plus belles années, et viennent resserrer les liens de cette confraternité, nulle part plus douce, plus sincère, plus durable que celle qui se forme sur les bancs de l'école. Il a suffi d'un simple appel pour qu'il trouvât un écho sympathique parmi les anciens élèves de cette maison, pour les faire accourir—pour plusieurs peut-être avec plus d'empressement que lorsque la cloche réglementaire les convoitait à la culture des racines grecques—en essais nombreux, de tous les points de l'horizon, non-seulement du Canada, mais aussi du grand pays voisin, qui, chaque année, rend hommage à notre système d'enseignement en demandant à nos prêtres canadiens, à nos religieux canadiens, de former le cœur et l'intelligence d'un grand nombre de ses enfants. Ils sont accourus se réunir, comme aux jours d'autrefois, sous la présidence de leur ancien directeur, le Rév. Père Tabaret, qu'ils retrouvent, pour plusieurs, à de longues années d'intervalles, toujours au même poste, au poste du devoir, au poste du dévouement, au poste de l'honneur. Consacrer sa vie à préparer l'avenir d'une nombreuse génération, à lui enseigner la science et la vertu : telle est l'une des tâches les plus méritantes que l'homme puisse accomplir. C'est à ce noble rôle d'éducateur de la jeunesse que le Rév. Père Tabaret a dévoué les vingt-cinq dernières années ; il n'a pas été simplement un professeur consciencieux et éclairé, mais un père aimé et respecté de tous ses élèves, *non pedagogos sed patres*—pour employer l'expression de saint Paul ; aussi, tous ont salué avec un indicible bonheur la haute distinction qui lui a été conférée aujourd'hui par le Père commun des fidèles—la distinction de docteur en théologie.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Les nouvelles les plus intéressantes depuis quelque temps sont les suivantes :

En France, on discute toujours avec chaleur la question de la succession du prince Napoléon. *L'Ordre*, organe de M. Rouher, accepte le prince Jérôme-Napoléon, qui ne veut du trône ni pour lui ni pour ses enfants, et déclare qu'il s'en tient au suffrage universel. Ce qui veut dire que si le suffrage lui faisait une douce violence, il consentirait à accepter la couronne impériale. On a dit que son fils aîné, le prince Victor, était désigné dans le testament du prince impérial comme son successeur, mais il paraît que tel n'est pas le cas.

On discute aussi beaucoup, en ce moment, au sujet des circonstances qui ont accompagné la mort du prince impérial, et certains journaux blâment lord Chelmsford, qui avait promis d'empêcher que le prince s'exposât, et qui se défend en disant qu'on a enfreint ses ordres. On a surtout des paroles sévères à l'adresse des officiers et soldats qui composaient l'escorte du prince et qui l'ont laissé entre les mains des Zoulous.

CHOSSES ET AUTRES

Le 4 juin dernier, Albani (Madame Gye) a eu un fils.

Lord Beaconsfield a assisté à plus de cinq cents dîners.

Jenny Lind a chanté dans les chœurs au premier concert de la société Bach à Londres, ce printemps.

Londres raffole en ce moment de Sarah Bernhardt, l'étoile du Théâtre Français, en représentation dans la capitale anglaise.

Nos abonnés qui ne conservent pas l'*Opinion Publique* pour la faire relire, nous obligeraient beaucoup en nous renvoyant le No. 4 de 1879.

Merci à M. Aurèle Barthe pour l'envoi d'une copie de sa nouvelle romance : *Bientôt je dormirai le dernier des sommeils*. Ceux qui désireraient se la procurer pourront le faire en s'adressant à l'auteur, boîte 236, bureau de poste, Trois-Rivières.

L'enquête relative à la femme décapitée continue toujours à Montréal. Des témoignages assez forts ont été rendus contre la femme Meyers ; une personne qui demeure dans le bas de la maison où le crime a été commis, rapporte que son attention ayant été attirée par le bruit qui se faisait en haut, elle entendit la femme Myers s'écrier : "Je l'ai enfin, ma vengeance !"

SOUVENIR

NOUVELLE PAR R. L.

I

Voici la petite histoire que me raconta un soir mon vieil ami Francis Benson :

—J'avais vingt-cinq ans et j'étais riche d'espérances et d'illusions. De très bonne foi, je me croyais beaucoup d'expérience ; mais, en fait, le monde ne m'avait encore rien appris, et tout nouveau visage qui me plaisait ou me regardait avec bienveillance m'inspirait une confiance presque aveugle. J'habitais Paris depuis six mois, et j'y menais une existence des plus agréables. La pension que me faisait mon père me suffisait amplement, car il était riche et généreux, et je n'avais, de mon côté, aucun penchant pour les extravagances. La société dans laquelle je vivais était composée de personnes qui me paraissaient aimables et intéressantes ; les études enfin auxquelles je me livrais de mon propre gré et avec un véritable plaisir, ne prenaient que quelques heures de ma journée, rien ne m'obligeant à les pousser jusqu'à la fatigue. —Il serait difficile de trouver des conditions d'existence plus faciles que celles de ma vie à cette époque. Je n'avais aucun sujet de plainte, je passais, aux yeux de toutes mes connaissances, pour un mortel particulièrement favorisé de la fortune, et j'aurais été forcé de porter moi-même ce jugement sur ma personne, si un premier, grand amour, que je croyais "sans espoir," ne m'avait ôté le repos et n'avait apporté un trouble violent dans le calme de mon existence.

L'objet de mon adoration était une jeune veuve, riche et belle, la baronne Berthe de Belvoir. Je lui avais été présenté, un peu après mon arrivée à Paris, par un ami de mon père ; elle m'avait accueilli avec beaucoup de bonté, m'avait autorisé à venir la voir régulièrement, et j'en avais profité pour m'éprendre éperdument d'elle. J'eus soin, cependant, de lui dissimuler l'état de mon âme, et elle, de son côté, ne parut pas s'en apercevoir ou s'en soucier. Je la voyais presque journellement ; jamais seule toutefois. Elle avait réuni autour d'elle un cercle de *fidèles*, d'amis de la maison, qui ne la quittaient guère aux heures où elle recevait, ce qui mettait obstacle aux entretiens particuliers et ne permettait de l'approcher que sur le pied d'une respectueuse familiarité. C'était évidemment le but qu'elle s'était proposé, car son salon, grand ouvert à certaines heures à tous ses intimes, était absolument fermé aux visites le reste du temps. Le domestique renvoyait alors avec la même phrase toute personne qui se présentait : "Madame la baronne n'y est pas." Il eût fallu plus de courage que je n'en possédais pour essayer de forcer cette consigne.

Les vrais amoureux se croient tout permis pour arriver à leurs fins. Je me mis à surveiller la baronne avec une persévérance infatigable. Je la suivais lorsqu'elle sortait ; je surveillais sa porte lorsqu'elle était rentrée chez elle. Il me fut impossible de découvrir qu'elle eût accordé à d'autres des privilèges différents de ceux dont je jouissais moi-même. Je dus enfin en arriver à la certitude que l'objet de ma muette adoration ne favorisait aucun de nous, et qu'en nous recevant tous avec la même amabilité et une égale tranquillité, elle n'avait d'autre but que de passer le temps en notre compagnie d'une manière qui lui était agréable et ne laissait aucune prise à la médisance. J'éprouvais cependant le besoin de renforcer mon opinion personnelle de celle des autres membres du cercle de Madame de Belvoir, et je résolus de me renseigner auprès de ceux que je connaissais plus particulièrement. La chose était facile.

Les amis de la baronne se présentaient chez elle, dans la soirée, entre neuf et dix heures. Quelquefois on se trouvait douze ou quinze ; en général, nous n'étions que six, sept ou huit. Somme toute, je fis dans ce salon, doct j'étais l'hôte le plus assidu, la connaissance d'une vingtaine de personnes : fonctionnaires, écrivains, hom-

mes politiques, artistes, avocats, médecins et quelques oisifs de distinction. Tous, même les derniers, avaient leur place marquée dans la haute société parisienne. Quant à moi, il n'y avait pas d'illusion à se faire, j'étais de beaucoup le plus chétif, le moins important, le moins intéressant des hôtes réguliers de la baronne. J'étais aussi, soit dit en passant, le plus jeune. Bref, je réunissais à mes yeux tous les désavantages possibles et imaginables pour passer auprès de la baronne inaperçu et surtout inapprécié. Au bout d'un certain temps, les hommes âgés que je rencontrais habituellement chez Madame de Belvoir me traitèrent avec une bienveillance *quasi* fraternelle, comme "l'enfant de la maison." Quant aux jeunes, dont les moins âgés devaient bien avoir huit ou dix ans de plus que moi et dans lesquels ma jalousie voyait de dangereux rivaux, ils semblaient me considérer comme un bon jeune homme, sans la moindre conséquence. Jamais pourtant aucun d'eux ne me donna lieu de me plaindre de quelque familiarité blessante. Le ton qui régnait dans la société de la baronne, et qu'elle savait toujours maintenir avec un tact parfait, était assurément cordial, empreint d'une charmante familiarité, mais jamais il ne descendait au-dessous ou ne s'élevait au-dessus de cette courte gamme qui est de règle entre gens bien élevés.

Je vois, en ce moment, le salon de la baronne : une pièce assez grande, discrètement éclairée par quelques lampes placées sur des tables reléguées dans les coins, sur lesquelles on trouve les livres nouveaux, des albums, des gravures. —Des tentures et des rideaux lourds et sombres, d'étoffes précieuses, masquent les portes et les fenêtres ; un tapis épais et moelleux couvre le parquet, étouffant le bruit des pas. Les fauteuils un peu bas, dans lesquels on peut s'étendre confortablement, soit pour raconter une bonne histoire, soit pour écouter, semblent faits tout exprès pour retenir aussi longtemps que possible la personne qui s'y est assise. On s'y trouve si bien qu'on ne quitte sa place qu'à regret. Sur une table ovale, couverte d'une nappe d'une blancheur de neige, est placé entre deux bougies allumées un *samovar* en cuivre, d'où s'échappe doucement la vapeur transparente de l'eau qui doit servir à faire le thé. Le *samovar* reluit comme de l'or, et l'on y voit reflétées les tasses au chiffre de la baronne et les assiettes à dessert contenant des biscuits et des petits pains beurrés, montés de la manière la plus appétissante. Les visiteurs se servent eux-mêmes ou se servent les uns les autres ; le domestique ne paraît que pour ouvrir la porte à un nouvel arrivant. Celui-ci entre sans être annoncé, s'approche de la cheminée, où flamme un bon feu de bois et près de laquelle sont assises la baronne de Belvoir et sa mère, Madame de Vadancourt. Il salue les deux dames, fait à droite et à gauche quelques signes de tête aux amis de la maison, s'assoit sur un fauteuil et prend bientôt part à la conversation générale que son arrivée n'a interrompue que pour quelques instants.

On traite d'une manière calme et légère à la fois toutes les questions dont Paris s'occupe ce jour-là : le dernier roman, la nouvelle pièce, le tableau qui fait sensation. Le scandale du jour n'est pas oublié : on soulève sans pitié, mais en observant les plus strictes convenances, le voile qui le recouvre. Jamais un mot, jamais un geste qui puisse choquer. Un sourire souligne certaines phrases ; et encore, comme il est discret ce sourire !

Un savant explique une découverte qui vient d'être faite ; un homme d'État parle politique. Tous deux ont le talent d'instruire et d'intéresser sans paraître pédants. Rien n'est plus abhorré dans le salon de la baronne que la pédanterie. Elle s'intéresse à tout, encourage celui qui parle en l'écoutant avec attention, en souriant finement, en le regardant de ses beaux yeux si intelligents et si doux. Si par hasard il se fait un silence, elle a toujours en réserve quelque question à l'adresse de l'homme de lettres ou du politique, du savant ou de l'artiste, qui le mettra en

verve et lui fera reprendre le dé de la conversation.—Les heures passent sans qu'on s'en aperçoive. De son côté, madame de Vadancourt s'est discrètement endormie. Elle a un sommeil de bon ton ; elle respire doucement et régulièrement derrière un éventail qu'elle semble tenir pour protéger sa figure du feu de la cheminée. Le bruit des voix ne trouble pas son sommeil et ce sommeil ne gêne personne. On cause sans s'occuper d'elle. Tout le monde s'amuse, à l'air content. Moi seul je me trouve ennuyé, et j'ai conscience d'avoir l'air ennuyé. Je ne parviens jamais à placer le moindre mot, et la baronne a cessé de m'encourager à parler, car toutes ses tentatives pour me faire sortir de mon mutisme, pour me faire dire quelque chose d'intéressant, ont toujours complètement échoué. Je cherche ses yeux, et lorsque je rencontre son regard, je rougis ; elle m'adresse la parole, et je ne puis répondre sans que mon visage trahisse l'embarras, l'émotion à laquelle je suis en proie.

“ Elle doit me croire stupide, ” me dis-je alors, et bien des fois je résolus de quitter le salon où je craignais de jouer un rôle ridicule. Me levant alors pour partir, je me trouvais soudain arrêté par son regard. Pénétrant ma pensée, ses yeux exprimaient une inquiétude qui ne disparaissait que lorsque mon attitude lui avait démontré que je venais de renoncer au projet de la quitter. Lorsqu'enfin, vers minuit, il m'était permis de me lever avec tout le monde pour prendre congé d'elle, et que je lui souhaitais une bonne nuit, elle me serrait amicalement la main et disait de cette douce voix qui m'allait droit au cœur : “ A demain, n'est-ce pas, mon cher monsieur Benson ? Vous ne m'abandonnez pas ? Je vous considère comme le plus fidèle de mes amis. ”—Et à l'instant j'oubliais qu'une demi-heure auparavant je m'étais trouvé ridicule et misérable, et c'est en la remerciant sincèrement que j'acceptais son invitation. Je remerciais bien que j'étais le seul de ses intimes qu'elle invitait régulièrement à revenir, mais je n'osais y voir autre chose qu'une preuve de bienveillance pour le plus jeune membre de la société, qui ne jouissait pas encore de plein droit des privilèges des autres visiteurs plus âgés. Ceux-ci ne se montraient pas chez la baronne aussi assidus que moi ; en revanche, ils y paraissaient beaucoup plus à leur aise.

A la porte de la maison, les habitués se dispersaient en différents petits groupes et se dispersaient. Je me joignais d'ordinaire à l'un d'eux et souvent je réussissais à amener la conversation sur le sujet qui m'intéressait plus que tout autre, sur l'histoire, sur le caractère de la charmante femme que nous venions de quitter.

J'appris que la baronne était d'une bonne famille, mais sans fortune, et qu'elle avait été fort bien élevée par une mère intelligente. Aimable autant que belle, elle avait épousé, à l'âge de dix-huit ans, le baron de Belvoir, gentilhomme de bonne souche et de grande fortune, qui avait trente et quelques années de plus qu'elle. Il était mort après trois ans de mariage, bénissant sa jeune femme qui l'avait admirablement soigné pendant sa longue maladie et l'instituant son héritière universelle. L'intéressante veuve de vingt-deux ans, rompant toutes relations avec le monde, s'était retirée chez sa mère pendant une année. Au bout de ce temps, elle avait d'abord reçu quelques anciens amis de son mari ; puis, peu à peu, elle avait réuni autour d'elle un petit cercle d'intimes triés avec soin, et dans lequel un heureux hasard m'avait donné accès, puisqu'en général, pour y être admis, il fallait avoir des titres sérieux, être un homme distingué dans le vrai sens du mot. Madame de Belvoir ne sortait que rarement, bien que beaucoup de bonnes maisons lui fussent ouvertes. Elle ne se plaisait probablement pas dans la société des femmes, mais elle était trop intelligente et trop prudente pour les négliger tout à fait, et on la voyait de temps à autre chez ses belles-sœurs et chez quel-

ques autres parents de son mari. En général, on ne l'aimait pas dans la famille Belvoir. Mais cela s'expliquait facilement, et il ne vint à l'idée de personne de lui en faire un crime. Les sœurs, les cousins et les cousines du baron ne pouvaient pardonner à la jeune veuve d'avoir hérité une grande fortune sur laquelle ils se croyaient des droits bien supérieurs à ceux de madame de Belvoir, née de Vadancourt. Aussi, entre eux, la traitaient-ils d'intrigante et l'accusaient-ils d'avoir employé toutes sortes de moyens pour accaparer la fortune du pauvre défunt. La vérité est que la belle et jeune Berthe de Vadancourt n'aurait probablement pas donné sa main au vieux baron de Belvoir si elle n'avait pas été pauvre et s'il n'avait pas été riche. De pareilles unions ne sont pas rares, et, en général, ceux-là seuls s'en plaignent dont elles froissent les intérêts. Tout le monde, sauf les membres de la famille du mari, trouvait que la baronne avait eu raison d'épouser un homme riche, et la félicitait de son veuvage qui lui permettait, à l'âge de vingt-cinq ans, de donner sa main à l'homme de son choix. Voilà ce que disaient les amis.

J'avoue que, pour ma part, j'en voulais à Mme de Belvoir d'avoir fait un mariage de raison, un mariage d'argent. Je ne pouvais m'expliquer comment une personne si accomplie, qui professait le vrai culte du grand et du beau, et qui semblait dédaigner tout ce qui était bas et mesquin, avait pu se vendre, pour ainsi dire, et à un vieillard par la simple raison qu'il était très riche. Mais de semblables pensées s'évanouissaient dès que je me trouvais en présence de ma divinité. Je ne voyais alors que sa beauté, j'admirais sa rare intelligence, et il m'était impossible de ne pas croire à sa bonté et à la noblesse de son caractère. J'étais, comme vous le voyez, amoureux et incapable de porter un jugement raisonnable sur l'objet de mon adoration.

* *

Un soir, après avoir quitté la baronne, je rentrais chez moi en compagnie du Dr Laval. C'était, après moi, le plus jeune des habitués de ce salon où nous nous rencontrions fréquemment. Il n'avait que trente-deux ans, mais il avait déjà conquis un certain renom dans le monde savant, et il occupait dans la société une place bien supérieure à la mienne. Il semblait m'avoir pris en affection, et souvent il lui arrivait de venir me voir entre deux consultations pour causer un quart-d'heure avec moi. Je pouvais me trouver flatté de ces marques d'attention, car Laval ne jouissait en aucune façon de la réputation d'un homme précisément bienveillant. On le disait sarcastique, mauvaise langue, et plusieurs fois ses propos aigres-doux avaient paru blesser quelques-uns des amis de la baronne. Il l'avait connue avant son mariage ; on racontait même que, jeune encore et sortant de l'École de médecine, il avait demandé la main de mademoiselle Berthe de Vadancourt, et qu'il avait reçu de sa mère un refus catégorique.

Quoi qu'il en fût, il faisait partie, depuis le commencement, du cercle qui se réunissait au salon de la baronne. Celle-ci le traitait avec une attention toute particulière, mais cependant avec une certaine réserve, ce qui, peu à peu, fit naître en moi la supposition que Laval lui inspirait quelque crainte. D'après ce que j'avais appris sur le compte de ce dernier, et ce que je voyais de mes propres yeux, je me figurais qu'il n'était pas tout à fait guéri de son amour pour elle et qu'un beau jour il finirait par la demander en mariage.—Je dois avouer que je voyais des rivaux dans tous ceux qui approchaient la baronne ; mais j'eus soin de dissimuler ma jalousie. Je me croyais tout à fait indigne de la belle jeune femme, et je craignais de paraître ridicule aux autres en osant prendre des airs de prétendant.

Ce soir-là, après cinq minutes de marche avec Laval, j'avais réussi à faire tomber la conversation sur madame de Belvoir.

“ Quel âge avez-vous, monsieur Ben-

son ? ” me demanda tout à coup le docteur.

Je répondis avec quelque étonnement que j'avais vingt-six ans.

“ C'est ce que je pensais, ” continua Laval. “ Alors vous êtes trop jeune pour la baronne. Si vous voulez suivre un bon conseil, ne pensez plus à elle. ”

Cette observation me surprit et me blessa en même temps. Au premier abord, je ne sus que répondre. Je retrouvai enfin la parole pour dire, d'un air passablement embarrassé, que tout me faisait supposer que madame de Belvoir ne se préoccupait aucunement de ce que je pouvais penser d'elle, et qu'il me semblait dès lors oiseux de discuter pour savoir si un homme de vingt-cinq ans est ou n'est pas trop jeune pour une femme du même âge.

Il me fallut quelques minutes pour débiter cela d'une manière à peu près compréhensible. Laval m'écouta sans m'interrompre. Lorsque j'eus cessé de parler, il reprit nonchalamment :

“ Je crois que vous vous trompez. ”

—Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas.

—A mon avis, c'est vous que madame de Belvoir épousera ; vous et pas un autre. ”

Je voulus protester. Il posa amicalement la main sur mon bras et continua avec ce même flegme qui ne l'avait pas quitté :

“ Permettez-moi de vous expliquer toute ma pensée. Vous ne connaissez pas Mme Belvoir. Moi, je la connais très-bien ; mieux, je crois pouvoir le dire, qu'elle ne se connaît elle-même. Ce n'est pas une méchante femme ; mais elle n'est pas bonne non plus. Elle ne pense jamais à autre chose qu'à sa jolie petite personne. Elle est tout à fait incapable d'une belle action, d'une noble pensée, d'un sacrifice désintéressé quelconque. Elle se soucie de la vérité comme du bien-être d'autrui, c'est-à-dire pas le moins du monde. Elle sait à peine qu'elle fait mal lorsqu'elle invente une histoire. Elle n'appartient pas précisément à cette classe de gens qui mentent sans rime ni raison, et qui disent, par exemple, avoir mangé des petits pois lorsqu'en vérité c'étaient des lentilles ; mais elle ne recule devant aucun mensonge si la vérité doit lui faire tort, et si elle croit pouvoir l'altérer impunément. Elle s'est laissée vendre par sa mère au vieux Belvoir, et elle savait fort bien ce qu'elle faisait en prêtant les mains à cet odieux marché. Depuis qu'elle est libre, elle ne poursuit qu'un seul but : celui d'assurer son bien-être futur.—Vous, M. Benson, vous lui paraissez la personne la plus propre à réaliser son rêve de bonheur. Je n'ai l'intention ni de vous flatter ni de vous dire des choses désagréables. Je constate simplement ce que je crois être la vérité. Tel que vous êtes, jeune, quelque peu sentimental, bon enfant, riche, de bonne famille, avec votre belle taille, vos larges épaules et la manière avantageuse dont vous portez vos habits—justement, tel que vous êtes, vous réunissez aux yeux de notre charmante amie toutes les qualités qu'elle voudrait rencontrer chez l'homme auquel elle a l'intention d'accorder sa petite main si bien soignée.—J'ajoute que vous êtes amoureux de Mme de Belvoir, qu'elle s'en est aperçue et qu'elle a fort bien compris que votre passion est aussi sincère que désintéressée. Tout cela cadre à merveille avec ses prudentes spéculations. Elle cherche un époux qui lui appartienne, sans se soucier beaucoup de lui appartenir. Elle est beaucoup trop raisonnable, trop mesquine, disons le mot, pour avoir de l'ambition. Elle tient au solide. La paix, le confort, le bien-être, ont à ses yeux infiniment plus de valeur que la gloire, voire même la gloire. Elle s'imagine vous être supérieure. Elle l'est, en effet, à son point de vue, car elle est incomparablement plus rusée que vous. C'est égal : je préfère votre simplicité à sa finesse, et c'est pour cette raison que j'ai pris la liberté de vous débiter un long discours sur un sujet qui, au fond, ne me regarde nullement. J'espère que vous ne m'en voudrez pas ; je suis presque fâché, cependant, d'avoir cherché à vous ouvrir

les yeux, car je crains que, malgré tout, vous ne finissiez par ne plus voir qu'à travers les lunettes qu'il plaira à Mme de Belvoir de vous poser sur le nez. En ce cas, il est probable que bientôt vous ne verrez plus en moi qu'un homme méchant qui a voulu vous brouiller avec votre bonheur. J'en serai désolé, mais je n'y pourrai rien.—Et sur ce, bonne nuit, cher monsieur. J'ai encore affaire à mon cercle où j'ai donné rendez-vous à un ami. ”

Nous venions de nous arrêter à la porte de son cercle. Il me serra la main et me laissa ému et surpris de ce qu'il venait de m'apprendre.

De toute la nuit je ne pus fermer l'œil. Mille pensées se croisaient dans mon cerveau ; il y en eut deux toutefois qui finirent par se dégager et s'offrir clairement à mon esprit. Laval se trompait lorsqu'il se figurait que madame de Belvoir avait une prédilection particulière pour moi ; —et le jugement qu'il portait sur cette charmante jeune femme n'était que l'amer dépit d'un amoureux éconduit. —Je me disais aussi que Laval était peut-être jaloux de moi et que son discours, ses perfides insinuations n'avaient eu d'autre but que d'éloigner un rival. Mais je dus chasser cette idée. Il avait toutes les apparences d'un homme sincère et honorable. C'étaient le chagrin, un amour malheureux qui le rendaient injuste pour Mme de Belvoir ; mais je le jugeais incapable de calomnier une femme uniquement pour éloigner d'elle celui qu'à tort ou à raison il pouvait croire dangereux.

Cet entretien avait cependant porté ses fruits. Je m'en aperçus lorsque, le lendemain soir, je me présentai à l'heure ordinaire chez Mme de Belvoir. Ma timidité avait disparu. Je me trouvais avoir subitement acquis un certain aplomb inquiet. J'étais décidé à savoir si la baronne me distinguait vraiment de ceux qui se trouvaient là. Lorsque nos regards se croisèrent ce soir-là, je ne détournai point les yeux suivant mon habitude, mais je les fixai au contraire sur elle d'une manière hardie et interrogative. Elle parut surprise, presque effrayée, baissa les yeux et rougit. Elle n'entendit pas une question qu'on lui adressa peu après, et devint visiblement distraite et préoccupée. Moi, au contraire, je me trouvais tout à fait à l'aise, et, pour la première fois, dans son salon, je parvins à raconter une histoire passablement longue sans balbutier ni me troubler.

Vers minuit, tout le monde se retira comme d'habitude. La baronne tendit la main à chacun de nous. Lorsque mon tour arriva, je retins sa main un instant, et je sentis une douce et timide réponse en la lui serrant. Elle me jeta un regard rapide, non pas amical, affectueux, franc, comme par le passé,—non : un regard troublé, inquiet. Mon cœur battait à tout rompre. Je n'avais pas d'expérience, mais je sentais bien que ce regard m'autorisait à dire enfin à Mme de Belvoir ce que je renfermais depuis si longtemps en moi-même.

Le jour suivant, je me présentai chez elle vers les cinq heures de l'après-midi.

Le domestique me reçut avec la phrase stéréotypée : “ Madame la baronne n'y est pas ! ”—mais lorsqu'un peu plus tard, je me retrouvai à l'heure habituelle dans son salon, elle profita d'un moment où j'étais seul avec elle pour me dire qu'elle regrettait d'avoir manqué ma visite et qu'elle serait heureuse de me recevoir si je me présentais le lendemain ou le surlendemain à la même heure.

Ceci termine le prologue de sa petite comédie qui, depuis, se déroula rapidement pour aboutir à un dénouement tout à fait imprévu.

R. L.

(La fin au prochain numéro.)

Absolument historique et textuel : Un domestique, sortant de chez un célibataire, se présente dans une maison pour y entrer en service.

—Est-ce que je puis aller aux renseignements chez votre ancien maître ? lui demanda la bourgeoise.

Le domestique, du ton le plus pénétré : —Oh ! pas à ce moment-ci, madame... Il est mort.

L'Union fait
la Force

Rendre le Peuple
Meilleur



UN DRAME SUR LA SEINE

Deuxième partie de la Bande Rouge

XVII

— "Le mendiant de la cabane !" murmura Roger.

C'était bien lui en effet, un peu plus sordide et un peu plus déguenillé que lors de sa première apparition, mais toujours porteur de la même physionomie hypocrite et pleurarde.

— "Qu'est-ce que tu m'amènes encore là ?" demanda brusquement le père Sarrazin qui, depuis le départ de Pierre Bourdier, semblait de fort mauvaise humeur.

— "C'est un galopin que j'ai trouvé assis au bout de la passerelle, répondit le garçon meunier ; il dit comme ça qu'il a faim et qu'il ne sait pas où coucher.

— "Ça ne me regarde pas, grommela le bonhomme ; si il fallait recevoir tous les vagabonds qui rôdent dans le pays, on n'en finirait pas.

— "Oh ! mon bon monsieur, dit le gamin en prenant sa voix lamentable, ayez pitié d'un pauvre malheureux qui n'a pas mangé depuis deux jours.

— "Tu n'es donc pas d'ici ?" dit le père Sarrazin déjà un peu radouci.

— "Non, m'sieu, reprit le mendiant en faisant signe de pleurnicher, j'suis de la Normandie.

— "Tiens, c'est mon pays, fit observer le compaisant Jacquot.

— "Eh bien ! pourquoi n'y restes-tu pas en Normandie ?

— "Les Prussiens ont brûlé notre maison, répondit l'enfant, no sans jeter un coup d'œil oblique sur les soldats qui fumaient leur pipe sans s'occuper de ce colloque.

— "Le misérable compte qu'ils n'entendent pas le français, pensa Roger qui savait à quoi s'en tenir sur les prétendus malheurs de ce nouvel espion.

— "Et tes parents ?" demanda le meunier visiblement ému.

— "Mon père est parti soldat et ma mère... ils l'ont menée en prison, dit l'affreux drôle en essayant ses yeux parfaitement secs.

— "Voyons, petit, ne pleure pas et dis-moi d'où tu viens et où tu veux aller.

— "Je viens de tout près de Gisors, en demandant la charité, et je m'en vas tout droit devant moi jusqu'à ce que je trouve à gagner ma vie.

— "Et qu'est-ce que tu sais faire ?

— "Chez nous, je gardais les vaches, mais je travaillerais bien dans votre moulin tout de même.

— "Allons ! dit le père Sarrazin après un instant de réflexion, les meules ne marchent plus et j'ai bien assez de Jacquot, mais il ne sera pas dit que j'aurai laissé le fils d'un soldat mourir de faim et coucher dehors.

— "S'il le garde ici, nous sommes perdus, murmura Roger qui écoutait ce dialogue en se rongant les poings.

— "Mène-le à la huche et donne-lui un bon morceau de pain et un coup à boire, dit le meunier à son garçon.

— "Merci, mon bon monsieur," psalmodia le mendiant en s'avançant vers le meunier qui paraissait partager l'attendrissement de son maître.

Les Prussiens n'avaient pas bronché pendant toute cette scène, mais, dès que l'enfant et son guide furent sortis, ils se mirent à échanger, entre deux bouffées de tabac, quelques phrases dont Roger, malheureusement, ne comprenait pas le sens.

Quant au père Sarrazin, il avait l'air satisfait d'un homme qui vient de faire une bonne action, et s'occupait tranquillement à enlever les bouteilles vidées par ses garnisaires.

Jamais, depuis le moment de son évasion, le lieutenant ne s'était trouvé aussi perplexe.

Les dangers qu'il avait courus n'étaient rien auprès de cette situation ambiguë.

Il voyait le péril et il ne pouvait rien pour y parer.

Le père Sarrazin n'avait jamais vu ce petit scélérat, et, par conséquent, il était bien loin de soupçonner ses projets perfides.

Roger savait à n'en pas douter que le prétendu mendiant ne venait demander asile au moulin que pour perpétrer quelque trahison.

Un mot au meunier aurait suffi pour le mettre en garde contre les entreprises de son hôte ; mais ce mot, comment le lui dire ?

Appeler, le prisonnier ne pouvait pas y songer. Sa cachette était trop voisine de la salle occupée par les Allemands, et, dans cette maison de bois, le moindre bruit s'étendait à travers les cloisons.

Force lui était donc d'attendre qu'on vint le délivrer, et qui pouvait lui répondre que l'occasion s'en présenterait bientôt ?

Il se voyait ainsi condamné à l'inertie en présence d'un danger imminent et terrible, et il avait bien de la peine à s'y résigner.

Mortellement inquiet et fatigué d'observer les soldats qui ne bougeaient pas de la salle, il quitta son poste de surveillance et revint à la jeune fille.

Elle continuait à dormir profondément et Roger la regarda longtemps avant de se décider à la réveiller.

Sa tête charmante s'était inclinée sur son épaule et sa bouche entr'ouverte comme pour sourire laissait voir ses dents blanches.

On l'entendait à peine respirer, et un faible

souffle soulevait à intervalles égaux le corsage de sa robe de bure.

C'était tout à fait le sommeil d'un enfant.

— "Elle ne sait pas que la mort est peut-être bien prochaine," pensa le lieutenant.

Puis il se dit que ce repos était peut-être le dernier et que le troubler serait une cruauté inutile.

— "Elle apprendra toujours assez tôt les malheurs qui nous menacent," murmura-t-il en s'éloignant sur la pointe du pied.

Et, comme il se sentait lui-même brisé de fatigue, il s'étendit doucement sur le lit qui occupait le fond de la chambre bleue et se mit à réfléchir à leur étrange position.

La sinistre apparition du mendiant lui semblait inexplicable.

Les réponses écourtées de Pierre Bourdier quand il lui avait demandé des nouvelles de ce petit misérable laissaient croire qu'on en était débarrassé à tout jamais.

Comment revenait-il ainsi et quel funeste hasard le conduisait précisément au moulin où les fuyitifs avaient trouvé un abri ?

Il y avait dans ce concours fatal de circonstances bizarres de quoi troubler l'esprit le plus ferme, et le départ forcé du colporteur n'était pas fait pour rassurer.

Roger finit cependant par se dire que la Providence ne les abandonnait pas tout à fait, puisque le traître, s'il était arrivé une heure plus tôt, se serait rencontré avec le faux colporteur et n'aurait pas manqué de le dénoncer sur-le-champ.

Mais l'alternative qui subsistait n'en était pas moins terrible.

En effet, si Pierre Bourdier revenait, il devait forcément se retrouver en face de ce vagabond, et, s'il ne revenait pas, la suite du voyage se compliquait étrangement.

Le lieutenant ne connaissait ni la route ni le moyen de franchir les obstacles qui le séparaient encore de ce Paris tant désiré.

Il savait vaguement qu'il fallait passer la Seine au moins deux fois, et c'était même la première difficulté à vaincre, car, de son lit, il entendait le grondement sourd de l'eau du fleuve.

L'île où s'élevait le moulin était très-étroite et, en cherchant à se rendre compte de la situation de sa cachette, Roger pensa que le grand bras qui le séparait de la rive droite devait être assez rapproché.

— "C'est par là qu'il faudrait fuir, murmura-t-il ; mais comment traverser la rivière grossie par les pluies de l'hiver et gardée par les sentinelles prussiennes ?"

Il avait beau chercher une solution à ce terrible problème, il n'en trouvait aucune, et, à force de ressasser dans sa tête affaiblie ces tristes pensées, il finit par tomber dans une sorte de torpeur intellectuelle.

Les images du passé terrible et du présent, plus redoutable encore, se confondaient dans son cerveau, et en même temps, il sentait ses forces physiques s'anéantir sous le poids d'une immense lassitude.

Il essaya de lutter contre cet engourdissement qui l'envahissait peu à peu, mais la fatigue fut plus forte que sa volonté et il s'assoupit en murmurant les noms de Régine et de Renée.

Quand il se réveilla, la nuit était venue.

Il ouvrit les yeux en sentant le contact d'une main qui se posait doucement sur son épaule.

Comme il s'était endormi sous l'influence de préoccupations terribles, sa première pensée fut qu'il avait affaire à un ennemi, et son premier mouvement de se mettre en défense.

Se dresser, sauter à bas du lit et se retrancher dans l'encoignure de la chambre, toutes ces actions préventives ne demandèrent que trois ou quatre secondes au prisonnier qui, en sa qualité de militaire, avait l'habitude des surprises.

Il eut même la présence d'esprit de se rappeler que les Prussiens n'étaient pas loin et de ne pas crier.

Autour de lui, l'obscurité était profonde et le silence complet.

Une idée lui traversa l'esprit.

C'était peut-être Régine qui venait de le toucher pour l'avertir qu'elle ne dormait plus et qu'elle attendait une décision.

Il se demandait déjà comment il allait faire pour entrer en communication avec la pauvre muette.

Faute de lumière, le langage des signes lui faisait défaut, et il ne savait où prendre ce qu'il fallait pour éclairer la chambre.

L'ent-il su d'ailleurs, il n'aurait pas commis cette grave imprudence, puisque la moindre lueur brillant à travers les trous de la cloison pouvait trahir le secret de la cachette.

XIX

Une voix, dont il ne reconnut pas le son tout d'abord, vint mettre fin à ses perplexités.

— "C'est moi, disait-on tout bas.

— "Qui, vous ?" demanda Roger peu rassuré par cette indication assez vague.

— "Bourdier, parbleu ! reprit la voix sur le même ton.

— "Le colporteur ?" s'écria le lieutenant stupéfait.

— "Chut ! pas si haut, que diable ! Les murs ont des oreilles ici !

— "Vous avez raison, mais je suis si content de vous revoir !

— "Ah ! il s'en est fallu de bien peu que je ne puisse pas vous procurer ce plaisir-là.

— "Mais comment avez-vous fait pour échapper à ce misérable espion ?

— "Ça m'a coûté toutes mes marchandises que j'ai offertes gracieusement à son ami Kuntz, le

plus juif de tous les juifs allemands ; mais ça m'est bien égal, car le temps de jouer au colporteur est passé, Dieu merci !

— "Comment ! Est-ce que vous renoncez à arriver à Paris ?

— "Y renoncer ! j'espère bien y être demain.

— "Avec vos dépêches ?

— "Ça va sans dire.

— "Mais vous avez donc pu les soustraire à la visite ? Il m'avait semblé ce matin..."

— "Que mein herr le commissaire m'avait visité des pieds à la tête ?

— "Oui, j'étais là et j'ai tout vu.

— "Ah ! dit Pierre Bourdier en riant tout bas, c'est que moi je n'ai qu'un tour dans mon sac, mais il est bon.

— "Alors, vous aviez eu le temps de remettre la dépêche au meunier ?

— "Non pas ; le gueux d'Allemand est entré dans la salle une minute après que vous étiez grimpé ici.

— "Mais où l'aviez-vous cachée quand vous vous êtes déshabillé ?

— "Eh bien, et ma cigarette ?

— "Quoi ! c'était..."

— "Mon Dieu ! oui, sur la feuille que j'ai roulée tranquillement à son nez et à sa barbe, il y avait de quoi me faire fusiller.

— "C'est donc pour cela que je vous ai vu pâlir quand il a pris le cahier ?

— "Je ne dis pas non. On a beau avoir l'habitude de ces moments-là, on a encore un peu d'émotion quand on se dit que d'une seconde à l'autre on va être obligé de jouer du couteau.

— "Du couteau ? répéta Roger abasourdi.

— "Mon Dieu ! oui, dit tranquillement le messager de l'armée de la Loire ; le père Sarrazin, qui était dans la confidence, cherchait déjà sa lardoire sous sa blouse, si l'Allemand avait fait mine de toucher à la feuille que je venais de rouler, il l'éventrait.

— "Et les soldats ?

— "Oh ! j'aurais sauté sur leurs sabres qui étaient dans le coin de la salle, et je crois qu'à nous deux nous en serions tous de même venus à bout ; mais les batailles, ça fait toujours du bruit et j'aime mieux ne pas avoir été obligé d'en venir là.

— "C'est Dieu qui a veillé sur nous, murmura Roger en pensant au terrible danger qu'il avait couru sans le savoir.

— "Et il veillera sur nous jusqu'au bout, soyez tranquille, reprit le brave colporteur.

— "Je l'espère, mais je me demande comment nous allons sortir d'ici.

— "Ça, je m'en charge. Où est la petite ?"

Cette question rappela au lieutenant ce que la surprise et l'émotion lui avaient fait oublier un instant.

Il avait laissé Régine endormie sur un fauteuil et le moment était venu de la réveiller.

Mais il n'eut pas la peine de la chercher dans l'obscurité, car au moment même où Pierre Bourdier s'enquerra de la jeune fille, un serrement de main apprit à son ami qu'elle était debout.

Il ne pouvait pas la voir, mais il reconnut l'étreinte de ses doigts mignons, et il laissa échapper un soupir de soulagement, car, au milieu de tant d'événements bizarres, l'idée lui était venue un instant qu'elle avait disparu victime de quelque machination.

— "Elle est là, se hâta-t-il de dire pour répondre à la question du messager.

— "Bon ! maintenant, pensez-vous qu'elle soit de force à sortir d'ici avec nous par un chemin que je vais vous montrer et qui est un peu moins commode que la grande route ?

— "Je réponds de sa volonté et de son courage, dit Roger.

— "Du reste, nous n'avons pas le choix des moyens, continua Pierre Bourdier, et je vais vous expliquer le mien.

— "J'écoute et je suis prêt," dit simplement Roger.

Régine n'avait fait aucun mouvement, depuis qu'elle avait donné signe de vie, et tenait toujours la main de son ami dans la sienne, comme si elle avait voulu lui dire :

— "Nous ne nous quitterons pas dans le danger.

— "Mon cher camarade, reprit le faux colporteur du ton bref d'un homme qui donne ses instructions suprêmes, la première étape de notre voyage de cette nuit est peut-être la plus difficile.

— "Il s'agit de passer la Seine qui coule de l'autre côté de ce moulin, à dix pas d'ici.

— "C'est bien ce que je pensais, mais j'ai entendu ce Prussien dire que toutes les barques avaient été enlevées.

— "Si nous avions quelques heures devant nous, dit Pierre Bourdier sans s'arrêter à l'objection du lieutenant, la chose irait toute seule.

— "Comment ?

— "Le thermomètre a baissé ce soir de cinq degrés ; il est probable que demain matin la rivière sera prise et qu'on pourra la traverser à pied sec ; mais, pour le moment, elle charrie toujours et les glaçons ne sont pas encore arrêtés.

— "Donc, il faut penser à un autre moyen.

— "Un autre moyen ! il n'y en a pas ou du moins..."

— "Il y a la corde du bac que mon ami Sarrazin a soin d'entretenir en bon état et qui peut parfaitement nous porter de l'autre côté.

— "Je ne comprends pas bien.

— "C'est bien simple. Il s'agit d'avoir les poignets solides, et c'est pour ça que je vous demandais si nous pouvions compter sur votre petite amie. Je ne me défie pas de son courage, mais je ne suis pas aussi sûr de sa force."

Le programme que le messager exposait si tranquillement était de nature à faire réfléchir les plus intrépides, et le chemin aérien qu'il vou-

lait suivre n'était assurément pas à l'usage d'une jeune fille.

Roger, troublé par l'effrayante perspective d'exposer Régine à un voyage aussi périlleux, tomba dans une grande perplexité.

Il n'avait pas même la ressource de consulter sa vaillante amie qui ne pouvait ni le voir ni l'entendre, et il hésitait à répondre, quand une pression de sa main vint lui rappeler fort à propos qu'elle n'avait jamais reculé devant aucun obstacle.

— "Je... je crois qu'elle est capable de tenter l'entreprise, balbutia-t-il, mais avez-vous bien réfléchi aux autres dangers qui nous menacent ?

— "Ces soldats qui sont là, à quelques pas de nous, ces sentinelles que le commissaire a placées au bord de la Seine... je l'ai entendu... juste à l'endroit où passe la corde..."

— "Ça, dit Pierre Bourdier avec mépris, c'est l'affaire du père Sarrazin et de son garçon. Le meunier est chargé du département des liquides, et les trois casques à pointe qui ne sont pas de service sont retombés sous la table où ils dormaient ce matin. Quant aux deux fonctionnaires le froid les cloue dans leur *gourbis*, et Jacquot les surveille.

— "Mais on peut les avertir, dit vivement Roger.

— "Qui donc ? il n'y a pas de traîtres ici que je sache ?

— "Vous vous trompez. Il y en a un.

— "Que voulez-vous dire ?

— "Je veux dire, reprit l'officier avec animation, que ce misérable mendiant est ici.

— "Qui ? l'enfant de la cabane ?

— "Lui-même ! il est arrivé une heure à peine après que vous étiez parti.

— "Ah ! le gueux ! ah ! le gredin ! s'écria le faux colporteur. Voilà ce que c'est que de n'avoir pas écorché cette vipère-là pendant que je la tenais. Si j'avais tordu le cou à ce méchant drôle au lieu de le bâillonner et de l'attacher à un arbre, il ne serait pas ici maintenant à nous espionner.

— "C'est comme une fatalité qui nous poursuit, murmura Roger.

— "Et le père Sarrazin n'a pas chassé ce petit scélérat ?

— "Il voulait d'abord le renvoyer, mais quand il l'a vu pleurer en disant qu'il avait faim, il a dit à son valet de lui donner à manger et de le loger.

— "De sorte qu'il est encore à rôder dans la maison ?

— "Ce n'est que trop certain.

— "Et Sarrazin qui me voit revenir, qui sait que nous allons risquer le voyage, et qui ne me dit rien..."

— "Mais il ne le connaît pas ; il ne sait pas que ce petit malheureux n'est qu'un espion.

— "C'est juste !" dit Pierre Bourdier.

Un silence profond succéda à ce rapide colloque.

Le messager cherchait un moyen de parer aux conséquences de cette fâcheuse complication, et Roger commençait à désespérer du succès d'une évasion ainsi compromise.

— "J'ai trouvé !" s'écria le brave messager.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

DEUIL

LECTRICE,

Si vous vous trouvez dans la pénible nécessité de vous procurer une toilette de deuil, n'oubliez pas d'aller chez **DUPUIS FRÈRES, No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, à l'enseigne des deux boules noires.**

Ils viennent d'acheter un stock de banqueroute considérable dans lequel se trouve l'assortiment le plus riche et le plus varié de cette classe de marchandises.

Ce qu'il y a de recommandable surtout et de plus digne de votre attention, ce sont les crêpes, les paramatas et les alpacas noirs.

Le tout offert à 25 par cent de moins qu'aillieurs.

Les facilités offertes aux habitants des campagnes par les nombreuses lignes de chemins de fer et de bateaux à vapeur de visiter Montréal à bon marché, devront avoir pour résultat d'augmenter sensiblement les affaires. Dans le but de profiter de cet accroissement de commerce, M.M. Narcisse Beaudry et frère, les Bijoutiers bien connus, dont le magasin est situé au coin des rues Notre-Dame et Saint-Vincent, viennent d'importer et de confectionner un choix extra de MONTRES en or et en argent, BIJOUX de toute description, qu'ils offrent, à cause de la dureté des temps, en détail au prix du gros. Spécialité de dorure et argenture ; ils fabriquent et réparent les ornements d'églises.

NARCISSE BEAUDRY, EDOUARD E. BEAUDRY, Bijoutier pratique. Horloger pratique.

Tous les acheteurs sont d'accord pour vanter la qualité et le bon marché des nouveaux Chapeaux que la maison DEROME, 621, rue Ste-Catherine, à l'enseigne du lion et de l'ours, vient de recevoir. Cet établissement, si avantageusement connu du public, n'offre que des chapeaux dont la qualité et l'élégance sont devenues proverbiales. Les nombreux clients sont assurés d'avoir entière satisfaction. Un lot considérable de chapeaux de paille et en feuilles de palmier à vendre à sacrifice.

CURIOSITÉS DE LA SCIENCE

L'AUSTERLITZ DES FOURMIS

Il y a des gens qui se disent socialistes, internationalistes, partisans de la paix et de l'harmonie universelle.

Ces lurons-là portent le monde dans leur cœur, comme Louis XVIII portait toute la France dans le sien. Ils ont sans cesse à la bouche des mots d'amour. Égalité, fraternité, voilà leur antienne; plus de guerre! c'est leur dada. Pendant que deux peuples s'entre-égorgent, ils affectent de tendre les bras au vainqueur et de l'appeler frère. Touchante philanthropie! En 1871, ils disaient à la Prusse: ma sœur! et couvraient d'injures leurs compatriotes écrasés par le nombre. Dispensés d'ailleurs de tout service, grâce à leur sacerdoce humanitaire, ils occupaient leurs loisirs à traquer comme bêtes fauves ceux qui n'étaient pas de leur avis, et—toujours au nom de l'égalité—sur dix gaillards de leur acabit nommaient trois généraux, quatre colonels, deux commandants. Le dixième restait simple soldat.

Je ne prétends pas discuter avec ces apôtres. Ce que je voudrais leur faire toucher du doigt, c'est l'absurde de leurs théories. L'égalité qu'ils proclament, mais où est-elle? N'y a-t-il pas eu de toute éternité, et n'y aura-t-il pas jusqu'à la fin des choses, des géants et des humbles, des cèdres et des roseaux, des forts et des petits? Le soleil, en vertu de son attraction souveraine, n'entraîne-t-il pas dans l'infini des cieux tout un système de planètes esclaves? Le roi du désert est-il l'égal du timide lapin? Et le chêne peut-il se comparer à l'hysopé? La création entière, en un mot, n'est-elle pas une hiérarchie tyrannique, un flux et un reflux d'attractions et de répulsions, d'asservissements et de révoltes?

Examinez autour de vous, farouches fondateurs de sociétés. S'il ne vous plaît point de prendre en haut vos leçons, abaissez votre orgueil et vos regards jusqu'à ce peuple invisible que je vais vous montrer. Là, dans un mètre carré, vous assisterez aux discordes civiles, aux guerres, aux représailles; vous verrez éclater les haines de races, les antagonismes de castes, les intrigues, les ruses, la barbarie, tous vos instincts et tous vos appétits humains. Regardez à vos pieds; plus près, plus près encore! Les fourmis vont vous apprendre que, du petit au grand, c'est la même loi qui règle les destinées des gouvernements et des peuples.

* *

Sur les flancs du Mont-Valérien, non loin des ouvrages enfantés par le génie de la guerre, j'ai vu, ces jours passés, la forteresse minuscule d'une tribu de fourmis noires.

L'insecte a copié l'homme, dira-t-on; mêmes fossés, mêmes épaulements, demi-lunes et courtines pareilles. C'est une réduction Collas de la terrible citadelle.

Par une poterne adroitement abritée, les habitants du fort vont et viennent sans désordre, les entrants chargés de provisions, les autres affairés, diligents, fidèles à la consigne, qui est de ne jamais chômer. Du matin au soir, ce petit monde travaille à miracle. Les brins d'herbe et d'avoine servent à consolider l'édifice; les grains sont classés par grosseurs et variétés. Car—c'est un fait depuis longtemps reconnu—la fourmi possède au plus haut point le sentiment de la classification. Jamais, dit Latreille, une fourmi ne confondra le blé d'Odessa avec le froment d'Amérique. Chaque sorte occupe une case spéciale; et, dans ses sombres greniers, l'insecte sait faire régner un ordre admirable, dont le plus habile collectionneur serait jaloux.

À l'entrée du fort, deux sentinelles veillaient, chargées du contrôle des marchandises. Telle fourmi qui se présentait avec son grain, recevait le mot d'ordre et pénétrait à gauche ou à droite, selon la nature de ce grain. Souvent, une pauvre bête arrivait exténuée, brisée sous son fardeau, deux fois plus gros qu'elle. Alors une des sortantes rebroussait chemin, venait au secours de sa compagne, et le

grain, brouetté à hue et à dia par les six paires de pattes, faisait triomphalement son entrée dans la ville souterraine.

Couché sur le gazon frais, à l'ombre d'un marronnier, j'observais depuis deux heures les faits et gestes de cette laborieuse peuplade, lorsqu'une douzaine de fourmis, agitant fiévreusement leurs antennes, pénétrèrent en hâte dans la cité. Messagères d'alarmes, elles semblaient crier: "L'ennemi s'avance. Au secours!"

Il s'avancait, en effet. Devant moi, à quelques mètres du fort, se massait une formidable colonne de fourmis rousses, les vandales de l'espèce. Cette race est avide, barbare, jouisseuse. Tandis que les noires, intelligentes et douces, se livrent en paix aux travaux d'art et à l'élevage des jeunes, celles-ci ne rêvent que rapines, enlèvements et carnage. Malheur à la république si la discipline ne relâche ou si des bandes mal conduites vagabondent dans la campagne! Malheur à la cité, si des forces imposantes ne garnissent pas ses murailles! La fourmi rousse est là, qui guette, ses terribles mandibules toujours aiguës pour la curée!

* *

Lorsqu'elle fut en présence de la citadelle, la troupe des envahisseurs se divisa soudain. Du gros de l'armée se détachèrent quatre colonnes volantes, commandées chacune par un chef devant lequel tout le bataillon défila. Ce chef était beau; il avait des ailes!

Au commandement, les deux premiers corps d'éclaireurs désignés pour l'attaque firent irruption dans la forteresse, pêle-mêle, la gueule ouverte!—Pauvres fourmis noires, qu'allez-vous devenir?

Mais, tout à coup, les assaillants font volte-face. Le torrent recule, s'éparpille, et par des ouvertures brusquement démasquées, je vois dévaler au grand galop des centaines, des milliers de noires, fauchées, vaillantes, intrépides. Une affreuse mêlée s'engage. Les chefs assiégeants parcourent les rangs débandés, frottent de leurs antennes les cohortes indécises, ramenant au combat les fuyards épouvantés, veillant à tout, se multipliant. C'est admirable!

Cependant, les abords de la forteresse se couvrent de cadavres. Ce ne sont partout que pattes coupées, antennes arrachées, ventres ouverts, têtes séparées du corselet et mordant à vide le sol arrosé d'acide formique. Des guerriers s'empres-sent autour des blessés, et d'une goutte de cet acide qui est à la fois dictame et poison, cautérisent les plaies béantes. Latreille a déjà remarqué ce fait extraordinaire.—Que de dévouements obscurs, combien de traits d'héroïsme, quelles vertus au milieu des fureurs aveugles, de la rage et de l'ivresse de cette bataille d'infiniment petits!

* *

Le gros de la troupe assaillante ne bronchait toujours pas. Immobile à son poste de réserve, l'arme au pied pour ainsi dire, elle attendait la fin de ces engagements d'éclaireurs. Au centre du camp, je distinguais à merveille le général en chef entouré de ses lieutenants; là l'état-major tenait son conseil de guerre, il arrêtait les dernières dispositions de la journée.

Mais par de nouvelles ouvertures, par des poternes, par des bastions, les fourmis noires descendaient sans trêve, en colonnes épaisses. Chaque légion gagne le poste qui lui est assigné par de mystérieux commandements. Il y a déjà plus de trois mille combattants, masse noire, imposante, qui peut essayer sans désavantage le choc des rousses. Déjà les deux peuples sont en présence. Une minute d'hésitation terrible s'écoule, pendant laquelle, haletant et ému, je contemple ces myriades d'êtres qui pensent, qui vivent, et sur lesquels tout à l'heure va voler l'in-fatigable mort.

Le choc enfin se produit. Les deux armées se sont ébranlées; elles montent littéralement l'une sur l'autre. Un grouillement épouvantable confond ces légions de rousses et de noires. Les mâchoires grincent; les membres volent; les corselets fracassés noircissent la terre. Une

âcre senteur d'acide formique emplit les airs.

Je renonce à décrire cette scène de désolation, que mes yeux ne peuvent saisir que dans son ensemble. Après dix minutes, l'armée rousse est vaincue, taillée en pièces, écrasée. Sous l'œil des généraux vainqueurs, l'ordre se rétablit dans le camp des assiégés, et le soir venu, la citadelle était pleine des corps entassés des féroces envahisseurs, qui demain serviront de pâture aux jeunes, et assureront, pour tout cet hiver, l'existence de ces prévoyantes bêtes.

UN ACADÉMICIEN (d'Etampes).

SOUVENIRS

M. G. Labat publie sous ce titre, dans le *Journal de Québec*, une correspondance intéressante où il rappelle les dangers qui deux fois menacèrent la vie du pauvre prince impérial qui vient d'être tué par les Zoulous.

La première fois, le prince était en danger de mort.

Les princes de la science appelés à son chevet—ils étaient six!—n'avaient plus aucun espoir. Tumeur à la jambe droite, fièvre inflammatoire, délire. Le célèbre Nélaton, qui n'était pas de la cour, est cependant appelé; il découvre ce jeune corps aux prises avec la mort; il palpe, il percute, il ausculte, et, radieux comme Colomb quand il eut découvert l'Amérique, il s'écrie: "J'ai trouvé." C'était un abcès de l'os fémoral. Nélaton prit un couteau... mais les six Esculapes assermentés par la cour voulurent s'opposer à cette profanation. Nélaton haussa les épaules, fascina ses collègues de son regard vif et pénétrant, et il lança le couteau dans la cuisse du prince avec la dextérité d'un Espagnol envoyant son poignard dans l'écorce d'un arbre. Un jet de pus sortit comme un flot. Le prince fut sauvé. Pendant ce temps, l'empereur, anxieux, fumait une cigarette en battant la charge sur les vitres d'une croisée. L'impératrice, elle, pria!

La seconde fois, c'était à Biarritz, charmante station balnéaire aux portes de l'Espagne, et à deux chapelets de distance de Notre-Dame de Lourdes.

La cour impériale se rendait toutes les années à Biarritz, où elle passait environ deux mois.

Un jour, l'impératrice et le prince s'embarquèrent à bord de la *Souri*, charmant vapeur à deux coques, pour se rendre aux courses espagnoles de Saint-Jean-de-Luz. Leur départ eut lieu à l'extrémité d'un rocher qui s'avance en pointe sur la *Plage des fous*, rocher sur lequel est érigée une statue de la Vierge.

Le cortège impérial était en mer depuis à peu près une heure, quand un point noir apparut à l'horizon. Le vent gonfla les vagues avec violence. Trop tard pour revenir sur ses pas—la passe de Biarritz et celle de Bayonne sont inabordable pendant la tempête—le capitaine voulut essayer, malgré la tourmente, d'entrer à Saint-Jean-de-Luz, unique port de salut qui lui restait. Mais, pour un aussi court voyage, le bâtiment, n'ayant pas pris le large, se trouvait aux prises avec le vent qui le poussait à la côte.

En un clin d'œil, la situation devint terrible, effrayante, désespérée. On dut mettre les chaloupes à la mer. Inutile de dépeindre au lecteur les angoisses de l'impératrice. En cette circonstance, elle fit preuve d'un calme et d'un courage admirables. Semblable au capitaine de navire qui a charge d'âmes, l'impératrice ne voulut quitter le bateau que quand le jeune prince serait en sûreté! Il descendit le premier dans la chaloupe. À peine y était-il, qu'une lame formidable s'abattit sur la frêle embarcation, la chavira et l'emporta à terre. À ce moment terrible, un cri comme les mères seules savent en trouver au fond de leur cœur pour toucher Dieu, se fit entendre: "Sauvez mon fils, ô mon Dieu! sauvez mon fils!" Cinq minutes après, elle abordait elle-même et pressait sur son sein le prince qu'un matelot avait sauvé. Dans ce sauvetage, l'impératrice avait été certainement l'âme, tandis que le matelot n'était que l'instrument. Dix ans nous séparent de cette époque. Il y a quelques mois, le prince quittait sa mère pour se jeter dans le hasart de la vie des camps. Il partit malgré elle. Elle avait raison de vouloir le retenir; car, aujourd'hui, il est mort. Oh! à part sa douleur effroyable, comme elle doit regretter de ne pas l'avoir accompagné! Elle l'aurait certainement sauvé, cette mère, elle dont le cri avait effrayé les vagues de l'Océan.

—Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de MADAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empres-sent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

MÉLANGES

UN CONSEIL

Les personnes qui sont affectées de maux de tête opiniâtres peuvent très bien s'en débarrasser en faisant usage journalier — pendant deux semaines environ — d'un bouillon composé de la manière suivante :

On coupe par tranches une demi-livre de rovelle de veau; on prend des feuilles de bétoune, de mélisse, des pointes de sureau; de chacune de ces plantes une grosse poignée; de chicorée sauvage et de pissenlits, une petite poignée de chacune des deux espèces. On fait bouillir le tout dans un litre et demi d'eau qu'on fera réduire à trois quarts de litre. Ce bouillon sera soigneusement passé après examen.

Les grandes chaleurs rendront cette recette très opportune pour un bon nombre de gens.

LES ZOULOUS

Les Zoulous qui tiennent depuis si longtemps l'armée anglaise en échec, ne sont pas des sauvages ordinaires. Comme guerriers ils ont fait preuve d'une grande habileté et d'un grand courage. On les dit aussi passablement policés. Quelques voyageurs ou prisonniers, qui sont revenus de leurs pays, en font des rapports intéressants. Le roi Cetewayo tient une cour comme un monarque civilisé. Il a une garde de deux cents hommes. C'est un prince brutal et grossier, mais intelligent et actif. Il suit attentivement toutes les opérations de la guerre et il est bien renseigné. Il ne sait pas l'anglais, mais un bon nombre de ses officiers parlent cette langue, et il a d'ailleurs auprès de lui des interprètes étrangers par lesquels il se fait lire les journaux anglais, qui sont reçus régulièrement à la cour de sa Majesté Cetewayo.

BONTÉ

Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, il y mit, premièrement, la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être la marque de la main bienfaisante d'ou nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-même pour gagner les autres hommes.—BOSSUET.

LE BUCHERON ET LE SANTAL
(Imité de l'espagnol)

Au pied d'un santal se tenait un bucheron. Il leva sa cognée et se mit à entamer l'écorce, et bientôt le bois de l'arbre. À chaque coup de la cognée, l'arbre généreux parfumait de sa divine odeur le fer cruel qui élargissait la blessure.

Faites comme l'arbre béni; une âme éclairée de la lumière céleste, une nature noble et grande, ne goûtera jamais de plus grand bonheur que celui de faire le bien, de répondre aux mauvais traitements par les bienfaits, à la haine par l'amour.

MOYEN DE PRENDRE L'EMPREINTE DES PLANTES

On conseille le moyen suivant d'obtenir des empreintes de plantes d'une netteté remarquable.

On imbibe légèrement d'huile une feuille de papier ordinaire. On la plie en quatre, et on la presse pour rendre l'imbibition égale.

On place la plante entre les deux derniers plis, et l'on presse de nouveau.

On l'interpose ensuite entre d'autres plis; on presse encore, puis on enlève la plante.

Aucune empreinte de plante n'apparaît d'abord; mais si l'on saupoudre le papier avec de la plombagine, l'empreinte apparaît aussitôt.

Pour rendre cette empreinte indélébile, on mêle à la plombagine de la colophane ou de la résine en poudre.

On nettoie l'épreuve avec de la cendre de foyer tamisée, et l'on y appuie un fer à repasser chaud, qui fixe l'empreinte de la plante en fondant le corps résineux.

HAYDN ET LE MARCHAND DE MUSIQUE

Un jour où Haydn se promenait dans les rues de Londres, il s'arrêta devant un magasin de musique et demanda au marchand, qui était sur le pas de sa porte, s'il avait à vendre quelque nouvelle œuvre musicale.

—Oui, monsieur, répondit le marchand; je viens de mettre en vente un chef-d'œuvre.

—Un chef-d'œuvre! c'est chose rare par le temps qui court. Et, s'il vous plaît, de qui est donc ce chef-d'œuvre?

—De Haydn, monsieur!

—Oh! je connais cela. Ce n'est pas mon affaire.

—Votre affaire! Vous avez l'air de ne pas faire grand cas de cette admirable symphonie! Si vous vous connaissez en musique, que trouvez-vous donc à y reprendre?

—Oh! j'aurais beaucoup de critiques à en faire. Mais n'avez-vous pas d'autre nouveauté à m'offrir?

—Non, monsieur, non! et je ne vendrai certainement rien à une personne qui parle ainsi de Haydn.

Et le marchand, tournant le dos, rentra dans sa boutique de fort mauvaise humeur.

En ce moment même, un lord, bien connu comme amateur passionné de musique, apercevant le grand compositeur, accourut vers lui en lui tendant les mains et s'écriant :

—Hé! Haydn! Quelle bonne rencontre!



“DIS-LE-MOI !”—PAR W. OLIVER. SALON DE 1873.

Le marchand, à ce nom, revint sur le seuil de son magasin, et dit au lord : — Milord, je vous prie, qui donc appelez-vous Haydn ?

— Vous le voyez bien. C'est notre illustre compositeur lui-même. — Alors, c'est bien différent, reprit le marchand en s'inclinant profondément.

Un Français étant, en Espagne, occupé sur le terrain à faire lever des plans de propriétés qu'un chemin de fer devait traverser, eut besoin d'envoyer une lettre à la ville voisine.

Vaincu par cette mimique transcendante et par cette philosophie aussi sensuelle que sobre, notre Français s'apprête à faire sa commission lui-même ; il rempoche sa piastre, et tirant de son porte-cigares, pour compagnon de route, un puro du plus grand choix, un vrai morceau de seigneur, que l'on ne trouve point chez les marchands, il se disposait à le mordre, lorsqu'il vit les yeux de son drôle s'allumer et briller comme deux charbons ardents.

Sans la friandise de ce nonchalant pour une regalade extraordinaire, il n'eût bougé ni pour piastre ni pour pistole : il avait son pain quotidien. Mais un plaisir vif et soudain apparut : le désir irrésistible s'empara de lui et l'arracha au repos.

A l'adresse des dyspeptiques gourmands : Trouv'ant sur le carnet du prince X..., le plus méritant des gourmands, car il est affligé d'un estomac déplorable : "Le paradis est l'endroit où l'on mange. L'enfer, celui où l'on digère."

Mme X... qui a des dents si admirables, dit volontiers : — Si je perdais mes dents, j'en mourrais de chagrin. C'est pour s'habituer à ce malheur-là qu'elle les ôte tous les soirs.

BIBLIOGRAPHIE Les contes de Bretagne, par Paul Féval, 1 vol. in-12. 75 centimes. Paris : Palmé, libraire. Montréal : J.-B. Rolland et fils, libraires-dépôtaires, Nos. 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Breton bretonnant, Paul Féval aime le pays des dolmens et des chênes tordus, et se plaît à y placer l'action de ses drames. Dans les Contes de Bretagne, il nous raconte les légendes de la vieille Armorique ; il évoque le prêtre des îles, Joël Bras, qui conjurait la tempête à l'aide de la neuvième corde de sa harpe, et chevauchait sur un bois de lance pour aller rendre visite aux esprits de l'air ; il nous dit comment la fille du druide d'Ouessant se convertit au christianisme et civilisa le Finistère ; il reconstruit, détail par détail, la sanglante histoire d'Ermengarde de Maestroit, la femme blanche des lacs armoricains ; il énumère les malices des lavesuses de nuit, démons femelles qui blanchissent au clair de lune le suaire des morts ; il réécrite les chansons du peuple tout en ridiculisant ses travers, stigmatisant ses vices et rendant hommage à ses vertus.

Trois Rome (les), journal d'un voyage en Italie, par Mgr Gaume, protonotaire apostolique, docteur en théologie. 3e édition. 4 vols. in-12, avec planches. \$ 4.00. Paris : Gaume, éditeur. Montréal : J.-B. Rolland et fils, libraires-dépôtaires, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Tout en conservant le texte primitif, cette nouvelle édition est enrichie de notes qui, en signalant les principaux changements survenus depuis le premier voyage de l'auteur, continuent de faire des Trois Rome le guide du voyageur actuel en Italie, et à Rome surtout. Parlant des ouvrages récemment publiés sur Rome, M. Louis Veuillot dit de celui-ci : "L'ouvrage de Mgr Gaume, fruit d'un voyage intelligent et d'une vaste lecture, est le plus complet. C'est un vrai guide religieux dans Rome et dans l'Italie." (Parfum de Rome, t. II, p. 269.)

Les trois Rome décrites sont : la Rome païenne, la Rome chrétienne et la Rome souterraine ou les Catacombes. L'auteur a décrit avec clarté les monuments de la ville sainte. Il s'est surtout attaché à faire connaître ses institutions, ses fêtes et ses cérémonies religieuses. Tous les principaux organes de la presse catholique ont loué et recommandé ce livre.

— Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédras, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste.-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédras se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui vendra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoine.

AVIS SPECIAL A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au Rév. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

Nouvelle maison. — Maison nationale. — MM. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

Nouvelle pharmacie. — Tout le monde admire la jolie pharmacie que M. S. LACHANCE, si bien connu comme pharmacien de renom, vient d'ouvrir sur la rue Sainte-Catherine, près de la rue Jacques-Cartier, porte voisine de la banque d'Epargnes. Comme l'on peut s'en convaincre en visitant cette pharmacie, M. Lachance a déployé beaucoup de goût et d'habileté dans l'aménagement et dans l'achat de ses marchandises, et l'acheteur est certain de trouver à cet établissement tout ce dont il a besoin.

Maison A. Pilon & Cie. — Cette grande maison continuera à fondre le stock sans réserve d'ici à quelque temps à meilleur marché que jamais. Nous recevons tous les jours de nouvelles marchandises de printemps et d'été, ce qui permet de satisfaire toutes nos pratiques. Profitez de cette grande vente autorisée par le syndic nommé à la faillite de la maison A. PILON & Cie. La maison PILON profite de cette occasion pour remercier cordialement le public en général pour l'encouragement qu'elle a reçu depuis quelque temps. Réduction considérable des prix de nos marchandises. Il faut écouler à tout prix notre stock qui est encore au-delà de \$60,000, pour faire face aux engagements que la maison PILON doit rencontrer d'ici à un mois. Nous vous invitons donc tous à profiter de cette grande vente, et en ce faisant, vous favoriserez M. A. PILON, qui a su, par son énergie, développer la partie Est de Montréal et faire du bien au public en général. A. PILON & CIE., 647 et 649, rue Ste-Catherine, Montréal. Par ordre du syndic officiel, C. Beausoleil

LES ECHECS MONTREAL, 10 juillet 1879. Adresser toutes les communications relatives à cette partie du journal, à M. O. TREMPÉ, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal. AUX CORRESPONDANTS Solutions justes du problème No. 166 : MM. S. Lafrenais, M. Toupin, H. Paradis, J. Gauthier, Montréal ; Un amateur, Trois-Rivières ; N. P. Sorel ; Z. Delaunais, H. M., V. Gagnon, Québec ; L. O. P., Sherbrooke ; G. Lalandry, New-York. J. W. S., Montréal. — Carte et journaux reçus. Merci. N. P. Sorel. — Ne pourriez-vous pas amender la position afin d'éviter l'échec double au 3ème coup des Blancs ?

La N. E., Montréal. — Votre solution du problème No. 166 est défectueuse par F prend F. Voyez plus bas la belle solution de l'auteur. Prière de bien vouloir nous donner votre adresse.

Un amateur, Trois-Rivières. — Merci de votre aimable lettre. Nous ferons tout notre possible pour vous procurer l'article en question. Avez-vous reçu les diagrammes ?

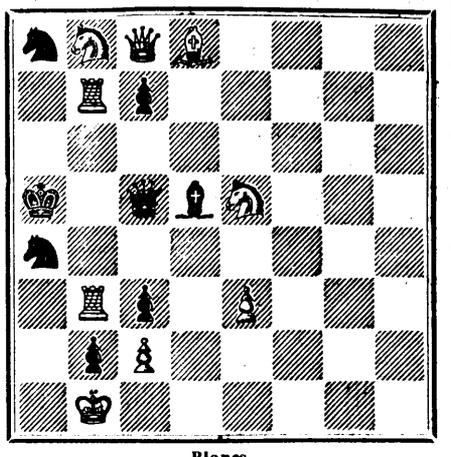
TOURNOI INTERNATIONAL. — Total des parties gagnées : Etats-Unis, 24 ; Angleterre, 22, et 7 ont été nulles.

ENIGME No. 4. Placez les pièces blanches comme commencement d'une partie, et posez le Roi noir dans telle position que les Blancs donnent le mat en 3 coups. La solution paraîtra dans 15 jours.

PRINCIPES ET MAXIMES SUR LES ECHECS. XXXI (suite) (Voir le No. 20 de l'Opinion Publique.)

- 12. En jouant un coup énergique, par exemple, un coup plus important que la prise d'un Pion ;
13. En jouant le coup le plus efficace et le plus fort de tous ;
14. En jouant de manière que la lutte fasse un pas en avant et hâte le résultat final en sa faveur ; c'est l'effet le plus saillant d'un temps gagné ;
15. En faisant à propos pion pour pion, pièce pour pièce ;
16. En donnant des échecs dont la parade est de faire un temps perdu pour l'adversaire, sans amélioration pour sa position ;
17. En jouant un coup nécessaire pour la défense avant d'entreprendre ou de suivre une attaque.

PROBLEME No. 168. Extrait du Russian Chess Magazine. Noirs.



Blancs. Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

Solution du problème No. 166. Blancs. 1 D 2e R. 2 F 5e F D, échec déc. et mat. Noirs. 1 R pr C (A) 1 C pr T (B) 1 Ad libitum.

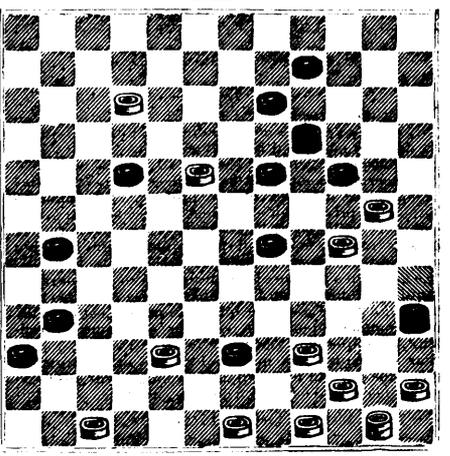
2ème PARTIE Jouée en 1779 entre Verdoni et le comte Bruhl. (Otez le P F R pour les Noirs)

Blancs. M. le comte BRUHL. 1 P 4e R. 2 P 4e D. 3 F 3e D. 4 P 5e R. 5 P 3e F D. 6 P pr P. 7 F 2e F D. 8 P 3e T D. 9 C 2e R. 10 Roquet. 11 R 1er T (a). 12 P 3e C D. 13 P pr C. 14 T 2e T D. 15 F 2e C D. 16 T pr F. 17 C 3e C R. 18 T 1er R. 19 C 3e F D. 20 D 3e D. 21 T D 1er C. 22 C 5e T R (d). 23 C 3e C R. 24 D 3e R. 25 T pr D. 26 T D 1er F R. 27 C pr T. 28 T pr P R. 29 T pr C. Noirs. M. VERDONI. 1 P 3e R. 2 C R 2e R. 3 P 4e D. 4 P 4e F D. 5 P pr P. 6 C 3e F D. 7 F 2e D. 8 D 3e C D. 9 P 3e C R. 10 F 2e C R. 11 Roquet T R. 12 C pr P R (b). 13 F pr P. 14 T R pr (b). 15 F pr F. 16 T D 1er F R. 17 D 6e R (c). 18 D 5e F R. 19 D 3e F. 20 F 3e F D. 21 P 4e R. 22 D 4e C. 23 T 7e D (e). 24 D pr D. 25 T pr F. 26 T pr T, échec. 27 P 5e D. 28 P pr C. 29 T pr P C R.

NOTES. (a) Nous ne voyons pas de nécessité pour ce mouvement. (b) Le centre des Blancs disparaît et les Noirs gagnent ici une très-belle attaque. (c) L'assaut est vigoureusement suivi, et la Dame entre bien en position. (d) Ceci n'est pas bien joué, vu que la capture du C n'est pas forcée ; et les Noirs acquièrent une position gagnante, en obligeant immédiatement sa retraite. R 1er C nous paraît meilleur pour les Blancs. (e) Les Noirs regagnent leur pièce en même temps que la partie. AVIS Les abonnés de l'Opinion Publique qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de l'Opinion Publique, Montréal. PROBLEME No. 172 Composé par M. TANCRÈDE PELLERIN, Montréal.



BLANCS. Les Blancs jouent et gagnent. Solution du Problème No. 170

Table with 4 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de, and two columns of numbers. Blancs: 19, 52, 26, 38, 43, 14, 47, 53, 71. Noirs: 38, 47, 21, 44, 21, 8, 41, 5, 55 et gagnent.

Solutions justes du Problème No. 170 North Brookfield : P. D. Létourneau.

Dans le problème 170, il faut un Pion blanc sur la case 14 et un Pion noir sur la case 15. Le problème est bon des deux manières. A M. Pellerin, Montréal. Le problème 171, d'après votre solution, ne se résoud pas. Nous donnerons une autre solution, si vous n'avez pas fait d'erreur comme dans le précédent. Veuillez l'examiner attentivement.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Table of market prices for various goods in Montreal, July 4, 1879. Categories include FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, and DIVERS.

Table of market prices for livestock (Marché aux Bestiaux) including beef, sheep, and pigs.

LIVRES

POUR LA

DISTRIBUTION DE PRIX

A LA

Librairie Payette & Bourgeault

(Ancienne maison Chs. Payette)

250, RUE ST-PAUL, 250, MONTRÉAL

Venant d'être reçus : Dix caisses de livres convenables aux distributions de prix dans les maisons d'Éducation. La maison Payette & Bourgeault prend la liberté d'annoncer aux communautés religieuses, à messieurs les Commissaires d'Écoles et aux professeurs de maisons d'éducation privées, qu'elle vient de recevoir un grand nombre de volumes de toutes grandeurs, de toutes espèces de reliures et de tout prix, qu'elle offre en vente aux conditions les plus avantageuses. Le goût qui a toujours présidé au choix de ses ouvrages (et qui ont toujours eu l'approbation des autorités religieuses), est une garantie que cette maison est une des plus renommées pour ses ouvrages classiques et religieux, ainsi que pour ses livres de prix. Par conséquent, la maison Payette et Bourgeault espère une part du bienveillant encouragement des nombreuses maisons d'éducation de cette province.

Payette & Bourgeault, No. 250, rue Saint Paul, Montréal.

SOUPE AUX POIS!

SOUPE AUX POIS PRÉPARÉE DE SYMINGTON,

faite avec sa célèbre farine de Maïs, à laquelle on a ajouté

L'extrait de viande de Liebig

Délicieuse, nutritive, anti-dyspeptique

Faite en une minute, sans bouillir

Vendue partout en canistres de 25 centins. En gros par

WILLIAM JOHNSON, 28, rue Saint-François-Xavier, Montréal.



SOUMISSIONS -- Rails d'Acier

DES SOUMISSIONS adressées à l'honorable ministre des chemins de fer et canaux, seront reçues au bureau de l'Emigration Canadienne, 31, rue de la reine Victoria, E.C., Londres, Angleterre, jusqu'au

15 JUILLET PROCHAIN

pour des Rails en Acier et des Attaches, qui devront être livrés à MONTREAL, comme suit :

- 5,000 tonnes le 1er octobre 1879.
5,000 tonnes le 1er juin 1880.
5,000 tonnes le 1er octobre 1880.

Spécifications, conditions, blanc de soumissions, et toutes autres informations pourront être obtenues en s'adressant à ce bureau ou au bureau de l'Emigration Canadienne, 31, rue de la reine Victoria, E.C., Londres, Angleterre.

(Par ordre,) F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Travaux Publics, Ottawa, 13 juin 1879.



Soumissions pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien

Des soumissions pour la construction d'environ cent milles de chemin de fer, à l'ouest de la Rivière-Rouge, dans la province du Manitoba, seront reçues jusqu'à VENDREDI MIDI, le 1er AOUT prochain.

Le chemin commencera à Winnipeg et se dirigera vers le Nord-Ouest pour se joindre à la ligne principale dans les environs de la quatrième ligne de base, et de là vers l'Ouest entre Prairie le Portage et le lac Manitoba.

Les soumissions doivent être dans la forme imprimée; ces formes et toutes autres informations peuvent être obtenues aux bureaux des ingénieurs du chemin de fer du Pacifique à Ottawa et à Winnipeg.

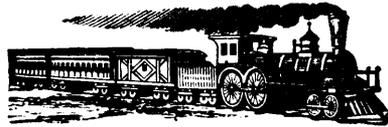
(Par ordre) F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Travaux Publics, Ottawa, 19 juin 1879.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension : \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. Bonnes cuisines et remises. P. RIVARD, gérant.



CHEMIN DE FER DE Q. M. O. & O.

PRIX RÉDUITS

CHANGEMENT D'HEURES

DIVISION EST

Commençant LUNDI, le 19 MAI, les trains pour cette division partiront comme suit :

Table with 3 columns: Train name, Express, Train mixte. Rows include Départ d'Hochelega, Arrivée à Trois-Rivières, etc.

DE RETOUR :

Table with 3 columns: Train name, Express, Train mixte. Rows include Départ de Québec, Arrivée à Trois-Rivières, etc.

Les Trains quitteront la Station du Mile-End dix minutes plus tard.

Billets en vente aux bureaux de Starnes, Leve & Alden, agents, 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame, et aux Stations d'Hochelega et du Mile-End.

J. T. PRINCE, Agent-gén. des Pas.

Montréal, 17 mai 1879.

LIVRES NOUVEAUX

- L'ANTRE DES MYSTÈRES, par Henri Bal-lacey, 1 vol. in-12. \$ 50
RAPHAËLA, par le même, 1 vol. in-12. 63
LE DRAME DES CHAMPS ELYSÉES, par H. Audeval, 1 vol. in-12. 50
LA DAME GUERRIÈRE, par le même, 1 vol. in-12. 50
LES FIANCÉS, par Manzoni, 1 vol. in-12. 50
L'ABOYEUSE, par Raoul de Navery, 1 vol. in-12. 50
LA PÉRUVIENNE, par le même, 1 vol. in-12. 75
L'AGUSÉ, par le même, 1 vol. in-12. 75
LA FILLE SAUVAGE, par le même, 1 vol. in-12. 75
MGR DUPANLOUP, biographie et souvenirs, brochure 8vo. 25
L'OUVRIER, 1 beau vol. in-4to, illustré. 1.25

En vente à la librairie canadienne de

FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame.

NOUVEAUTES MUSICALES

SEIZE MELODIES

avec paroles Anglaises, Espagnoles, Françaises et Italiennes

PAR SON EXCELLENCE LE

Comte de Premio - Real.

Prix du recueil, broché..... \$3.00

Publié et à vendre par

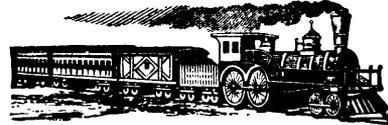
A. LAVIGNE,

Éditeur de musique.

Importateur de pianos et harmoniums,

25, rue Saint-Jean (Banque d'Épargne), Québec.

N. B.—En vente chez tous les principaux éditeurs de musique du Canada.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTRÉAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelega comme suit :

Table with 3 columns: Train name, A.M. P.M., Train name. Rows include Train Express pour Hull, Train Express de Hull, etc.

Magnifiques chars-palais sur tous les convois de passagers.

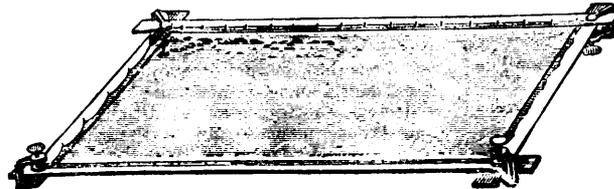
Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard.

Bureau-Général : No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDEN,

Agents des Billets. Bureaux : 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame.

C. A. SCOTT, Surintendant-Général. C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. Montréal, 15 avril 1879.



LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

Vendue chez tous les Epicier respectables.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Eglises et Objets Religieux, Ornaments Sacerdotaux, Chandeliers, Otensoirs, Ciboures, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Coeurs, Franges en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Mérito, Toile, etc., etc. Bannières, Drapeaux, magnifique assortiment de Vases, Statues, Rosaire (en corail, ivoire, perle, ambre, coco, jais, grenade, etc.) Cire d'abeille pure, Cierges en cire et en paraffine, Vin de Messe, etc., etc. Ayant nous-mêmes choisi avec soin nos marchandises en Europe, nous sommes prêts à exécuter toutes les commandes à très-bas prix.

Les personnes qui visitent la ville sont respectueusement invitées. Correspondance sollicitée. Prompte attention apportée aux commandes.

A. C. SENECA & Cie.

Importateurs et manufacturiers. No. 184, rue Notre-Dame, Montréal.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Echantillons gratuits. Adressez-vous à

SHERMAN & CIE., Marshall, Mich.

PETIT MOIS DE ST-JOSEPH

Pensées pieuses pour le mois de Mars, avec une Neuvaine, par l'auteur des "Paillettes d'Or"

Jolie brochure in-32 de 68 pages.—Prix : Sets chaque, 40cts la douzaine, \$3.00 le cent. Montréal : Librairie St-Joseph—CADIEUX & DEROME, 207, rue Notre-Dame. L'auteur de ce pieux opuscule dédie son modeste travail à l'ange gardien de la Sainte-Famille, et le prie d'aller semer ces pieuses pensées dans les murs bénis de la famille chrétienne.

"La ajoute-t-elle, elles germeront sous votre influence, s'échauffées doucement par la prière et la méditation, et elles produiront ces gracieuses vertus qui font le charme du foyer, la piété, le travail, la condescendance, le support, l'amabilité." Inutile de faire l'éloge de ce PETIT MOIS, qui est déjà rendu à sa 49e édition.

REMEDE SPECIFIQUE DE GRAY

Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indispositions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est un AVANT usage depuis plus de trente ANS avec un succès marqué. Prix : \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la malle franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à :

La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Vendu à Montréal, en Canada et aux Etats-Unis par tous les Pharmaciens.

N. B.—Les exigences de nos affaires ont nécessité le transport de nos bureaux à Toronto. Veuillez adresser à cet endroit toutes vos correspondances.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisent des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout donnés. Adressez : BAXTER & CIE., Banquiers, 17 Wall Street, N.-Y.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix : Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix : 25 Centins. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents s'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

Longpré & David

AVOCATS

No. 15, RUE SAINTE-THERÈSE

MONTRÉAL.

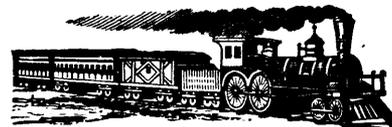
A.-B. LONGPRÉ.

L.-O. DAVID.

Métiers à étendre les rideaux.

Escabeaux patentés, Plisseuses Victoria, Glacières, Sarbottières, Repasseurs, Tordeurs, etc.

L. J. A. SURVEYER, 524, rue Craig, Montréal.



Chemin de Fer Intercolonial

1878-79

ARRANGEMENTS D'HIVER.

LES TRAINS EXPRESS à PASSAGERS partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with 3 columns: Train name, Time, Time. Rows include Partant de la Pointe-Lévis, Arrivée à Trois-Pietoles, etc.

Chars Pullman sur les Trains Express. Ces trains viennent en connexion à Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 9.45 P.M.

Les chars Pullman partant de la Pointe-Lévis les Mardis et Samedis, vont directement à Halifax, et les Lundis, Mercredis et Vendredis à St-Jean.

Pour informations concernant le prix des billets de passages, le taux du fret, l'arrangement des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent, 177, rue St-Jacques.

C. J. BRYDGES,

Surintendant-Général des Chemins de Fer du Gouvernement.

Montréal, 18 nov. 1878.

PORTRAITS

DE

Pie IX et de Léon XIII

La COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centins.

Adressez les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par le protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin.

Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—Impression de luxe—broché..... \$1.00 même par la poste..... \$1.20

S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal

AVIS!

The Scientific Canadian

AND

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être :

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix : Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.